



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

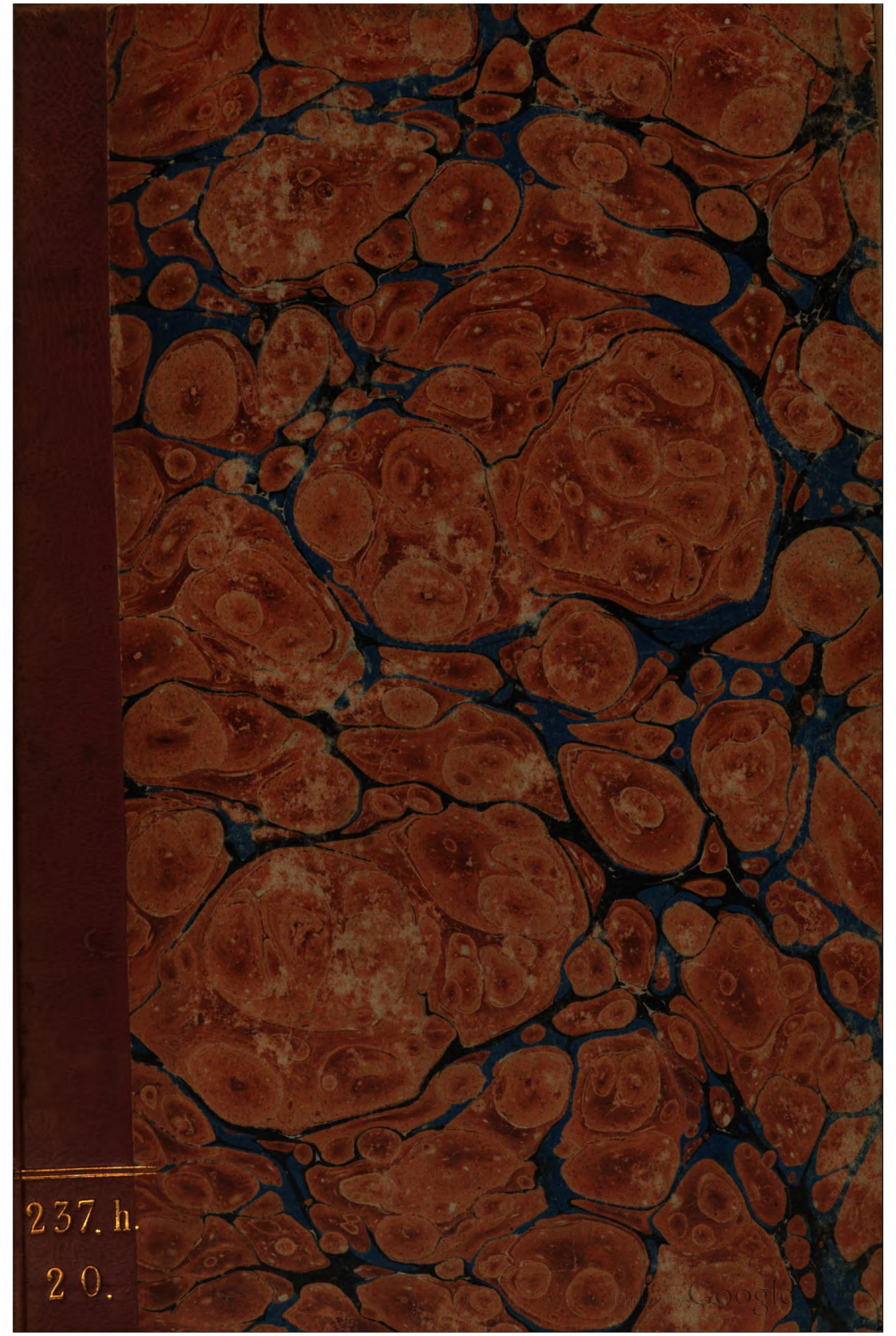
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



237. h.

20.

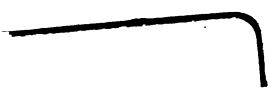


600004403H





600004403H



DES
OUTILS DE PIERRE

PAR

M. BOUCHER DE PERTHES

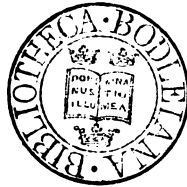


PARIS

JUNG-TREUTTEL, rue de Lille,
19.
DERACHE, rue Montmartre, 48.

DUMOULIN, quai des Augustins, 13
V^or DIDRON, rue Saint-Dominique-
Saint-Germain, 25.

1868



DES

OUTILS DE PIERRE

Pourquoi donc le mot *outil* est-il si dédaigneusement prononcé chez nous, comme chez presque toutes les autres nations dites civilisées qui, sans justice comme sans réflexion, mettent au dernier rang de la société ceux qui le manient et qui en vivent. Où en serait l'homme sans l'outil ? disons plus, sans l'outil l'homme serait-il ?

Quand les animaux lui disputaient encore la possession du sol et la souveraineté de la terre, sans cet outil qui servait à la fois à ses besoins et à sa défense, aurait-il pu vivre même un jour, au milieu de tant de créatures plus habiles que lui à trouver leur pâture et toujours prêtes à lui disputer la sienne. N'ayant ni leur légèreté, ni leur forme, ni la finesse de leur sens, ni enfin cette prescience du danger ou de la proie, ou ce que l'on nomme instinct ; dépourvu même de cet abri naturel commun à toutes : pelage, toison, plumes, écailles, test ; ainsi jeté nu sur la terre, entouré de tant d'ennemis, quels eussent été ses moyens de les combattre, et de se défendre à la fois d'eux, des éléments et de la faim ?

Instrument de résistance et de travail, cet outil deve-

nait pour lui une condition d'existence, et sa confection fut le premier signe qu'il donna de sa raison.

L'outil est donc pour ainsi dire né avec l'homme ; il fait comme partie de lui ; on n'a pas trouvé encore de peuplade, quelque brute qu'elle fût, qui n'eût les siens, et dans leurs jeux, les plus petits enfants en simulent ou en inventent.

Les outils sont aussi vieux que l'homme : s'ils ne sont pas la conséquence de sa nature, ils sont celle de sa position. Nés de la nécessité, on les retrouve partout. A une époque quelconque, si cet homme en a été dépourvu, il faudrait supposer que, comme les gorilles, les orang-outangs, les babouins, il se contentait de ses armes naturelles, c'est-à-dire qu'il était moins un homme qu'une bête. Mais si nous lui accordons la raison, il aurait, quelle qu'eût été sa force, inventé des outils pour aider à cette force et en étendre la puissance et les effets

Ce sont donc les outils et la faculté de s'en créer et de s'en servir qui, dans tous les temps, ont fait la démarcation entre l'homme et la brute. Si jamais on n'a rencontré encore une famille humaine qui n'en eût, jamais non plus on n'a vu un animal, même des races les plus rapprochées de nous, qui ait inventé un instrument ou qui ait pu utiliser, celui qu'on lui présente.

Si l'outil, notre première création, fut aussi notre première garantie, la raison, mère de l'outil, fut donc à l'homme comme un contre-poids à la puissance de la bête, contre-poids dont il a pu, depuis, faire un sceptre qui lui a assuré l'empire de la terre (1). Mais ce contre-poids

(1) L'homme a dompté, par la domesticité, les animaux les plus forts et réputés indomptables. Il a détruit ou enchaîné ceux dont

était nécessaire: si l'éléphant, le rhinocéros, le taureau, le lion, le tigre, si supérieurs à l'homme en force physique, l'eussent été aussi, en intelligence, s'ils eussent même été ses égaux, il serait aujourd'hui pour ces monstres raisonnables ce qu'ils sont devenus pour lui: leur victime ou leur jouet.

De son côté, si l'homme, à sa supériorité intellectuelle sur les grands animaux, avait joint la supériorité physique, se reposant sur cette toute puissance de la force et son existence ne dépendant plus de l'emploi de sa raison, il en eût fait peu usage et eût moins travaillé à son développement. Alors, végétant dans une situation peu différente de celle de ces créatures aujourd'hui ses instruments, il n'eût pas cherché à s'en créer d'autres. Né plus fort de corps qu'il ne l'est, il serait resté faible d'esprit; il pourrait être l'homme encore, mais l'homme moins penseur, moins civilisateur, moins créateur. L'homme enfin comme nous le voyons lorsqu'entouré d'être passifs, sa volonté est sans contradiction; maître de tous les autres, il cesse de l'être de lui-même; et, comme ce roi de l'Écriture, tournant à l'imbécilité ou à la folie furieuse (1), il se trouve un jour changé en bête.

la férocité n'admettait pas de trêve. Il n'y a que les petites espèces sur lesquelles il n'a pu établir sa suprématie, et les animaux microscopiques sont restés ses maîtres.

(1) La puissance sans contrôle ni obstacle, quand elle est trop prolongée, conduit ordinairement à la démence. Les derniers actes de presque tous les grands conquérants ont été des folies. Lisez l'histoire: Alexandre-le-Grand, Attila, Gengis-Kan, Tamerlan, Pierre-le-Grand, etc. César est mort à temps; empereur, il fût devenu fou, comme plus tard tant d'autres Césars.

Il en eût été de même de Charles-Quint. Il le sentait, et se retira.

C'était de sa faiblesse même qu'ici naissait sa force ; il fallait qu'il se sentit débile de corps pour en chercher le remède, et pour s'apercevoir qu'il y avait quelque chose en lui de plus puissant que ce corps, pour reconnaître enfin que cette force interne et mystérieuse qu'il éprouvait sans pouvoir la définir, le mettait à même, en compensant la vigueur musculaire qui lui manquait, de soutenir la lutte.

Il s'ingénia donc à suppléer à l'insuffisance de ses organes et à en étendre la portée ; il comprit ce que n'a jamais conçu l'animal, que son bras pouvait atteindre au-delà de sa longueur. Alors, à ce bras trop court, il ajouta une branche qu'il arracha au premier arbre. A la fragilité de ses ongles ou à la débilité de ses mains impuissantes à faire ce que la griffe du moindre quadrupède opérait en un instant, il remédia en s'aidant du test tranchant de quelque mollusque ou d'un caillou qu'il aiguisa et qui devint la première pioche ; c'est ainsi qu'il put extraire du sol les racines dont l'animal, en s'en nourrissant, lui avait appris la qualité (1)

dans un couvent. Ce fut la plus sage de ses actions, et sa plus grande victoire : il y résista aux moines.

(1) Avant de se nourrir des animaux, l'homme apprit d'eux à se nourrir des plantes. Il est probable que ces animaux furent nos premiers maîtres en jardinage, et que c'est par eux que nous apprîmes ce que valent les fruits et les légumes. Je crois que nous aurions encore, à cet égard, des leçons à en recevoir, et qu'il y a bien des végétaux dont ils font grand cas, que nous avons tort de dédaigner. On pourrait peut-être en dire autant de la nourriture animale ; il est certain, et l'exemple des Chinois nous le prouve, que le préjugé seul nous empêche de consommer bien des aliments qui n'ont rien de plus repoussant que beaucoup de ceux qui ornent nos tables, et qui sont tout aussi sains. Avec

Remarquez aussi que les outils sont non-seulement la conséquence de nos besoins, mais aussi celle de notre forme (1) : l'habitude de nous en servir, nous les fait presque considérer comme la suite de notre main. S'ils semblent aujourd'hui faits pour elle, c'est que le premier inventeur reconnu qu'elle était constituée pour eux ; s'il y avait eu une race humaine n'ayant aux mains que quatre doigts sans pouce, il est clair que les outils auraient été différents. Dans d'autres éléments, nos besoins n'étant plus les mêmes, nos organes aussi eussent été autres, et conséquemment nos instruments.

Toutes les contrées devenues désertes, mais dont le sol antique a présenté des ustensiles de travail identiques, doivent avoir été habitées par des hommes de formes analogues : la ressemblance des œuvres prouve, intellectuellement et physiquement, celle de leur auteur. Si tous les êtres humains, avec leurs créations ou œuvres, disparaissaient de la terre dans un temps donné, si la nouvelle génération avait le même esprit et la même conformation

moins de préjugés et plus d'ordre, on pourrait, je crois, réduire de moitié, en Europe, le prix de la vie animale.

(1) La forme de tous les êtres de notre globe doit nécessairement être harmonisée à la place qu'ils doivent y tenir ou aux éléments dans lesquels ils vivront. C'est quand elle ne l'est pas, ou qu'elle ne l'est plus, que la mort survient. Toutes nos maladies, toutes nos infirmités naissent de ce défaut d'accord. La caducité vient aussi de ce que l'élément de notre corps usé a cessé d'être en rapport avec l'élément commun. La forme est donc la représentation de l'âme incorporée à la matière, et dès-lors pourvue des divers organes nécessaires pour communiquer avec cette matière. La localité ne fait pas la forme, mais elle y contribue : c'est une sorte de moule dont l'influence maintient dans les limites normales.

que la race anéantie, la terre se trouverait couverte de monuments peu différents de ceux qui existent aujourd'hui. Pour voir du nouveau, il faut donc changer de forme et de globe. Encore, les globes dont les éléments sont les mêmes que ceux de notre planète, ne comportant que les mêmes sens, doivent amener les mêmes organes.

Nous le voyons donc : ces outils sont une conséquence de notre constitution, une sorte d'addition à nous-même ou des membres supplémentaires, enfin un accroissement de force physique que, par notre volonté, nous avons fourni à notre force intellectuelle pour satisfaire à sa surabondance et la mettre à même d'user de sa supériorité.

Ces outils seuls suffiraient pour détruire le système de rapprochement de race qu'on a voulu établir entre certaines variétés humaines et les grands quadrumanes. Ils ont quelque apparence de l'homme, ils en ont les besoins et, jusqu'à certain point, les passions ; mais besoins ou passions, jamais bruté n'a pu rien ajouter à la puissance de ses organes, ni façonner ou employer un instrument quelconque (1).

L'outil prouve donc, chez l'homme, une faculté de plus que chez l'animal qui est hors d'état de voir qu'on peut étendre la portée de soi-même et devenir plus qu'on est ; prescience dont la conséquence est grande, puisque par ce seul aperçu du progrès ou du perfectionnement possible de lui-même et des choses, l'homme, né inférieur en vigueur et en force à la plupart des mammifères

(1) La forme extérieure, ou ce qui frappe nos yeux, n'est que la moindre partie de l'être ; la forme interne, ou les organes de la réflexion, telle est la forme essentielle. Le quadrumane qui, extérieurement, ressemble à l'homme, en est plus distant qu'un chien, qu'un phoque ou tel autre animal dont il n'a pas l'intelligence.

et qui serait un des derniers sur une terre où la force seule régnerait, s'est élevé à une telle hauteur au-dessus des autres races, qu'on croirait à peine qu'il appartient au même monde. C'est l'outil, ce premier essai de la raison à l'application de l'industrie, qui fut le point de départ de cette grandeur et de cette puissance que ne semblait guère annoncer sa débilité native.

Mais ne devançons pas le temps. Nous n'en étions encore qu'aux premiers jours du monde habité, et bien des centaines de siècles devaient s'écouler avant que cet outil lui-même, si borné encore, pût, d'effort en effort et de progrès en progrès, s'élever jusqu'à ces puissantes machines qui, à leur tour, comme un nouveau cataclysme, mais cataclysme fécondant, vinrent changer la face du globe.

Ainsi, cette raison était le don que le Créateur, source de l'équilibre comme de toute justice, avait fait à l'homme en compensation de son infériorité physique; mais elle ne lui eût servi à rien et n'eût pu empêcher l'extinction de son espèce si, dès le principe, il n'en eût pas fait usage. L'un de ses premiers actes fut donc, comme nous l'avons dit, l'invention de l'outil qu'il dut songer à fabriquer dès l'instant que le besoin de défense et de nourriture se fit doublement sentir par l'extension de sa famille, cette seconde partie de lui-même (1).

(1) La nature a mis dans le cœur de toutes les créatures deux sentiments d'une force presque égale: l'amour de soi, et l'amour de sa famille. L'un tend à la conservation de soi-même; l'autre, à celle de l'espèce. C'est de l'amour de la famille qu'est sorti l'amour du sol ou de la patrie. C'est aussi de cet amour qu'est née la sociabilité, puis l'association, mère de la réciprocité ou des égards mutuels, enfin de la charité et tout ce qui constitue la civilisation et les vertus humaines.

L'invention des outils ne tarda pas à établir, de voisin à voisin, au moyen des échanges, des rapports sociaux : chacun n'était pas également apte à fabriquer ces instruments ; d'ailleurs, la matière ne s'en trouvait point partout. Ces échanges amenèrent des rapprochements de familles ; la nécessité d'une défense commune en resserra les liens : les peuplades se formèrent et, peu à peu, les nations. Réunis, les hommes entreprirent de plus grands travaux, et comme ils exigeaient de plus grands moyens, les outils se perfectionnèrent.

Tout annonce que l'état de guerre date des premiers temps de la population de la terre, mais c'était la guerre d'une espèce contre une autre espèce, et les meurtres fratricides n'étaient que des cas isolés.

Les hommes n'étaient pas assez multipliés pour qu'ils eussent à se disputer le sol. D'ailleurs, ils avaient à se défendre contre ces animaux qui, bien plus nombreux qu'eux, étaient, autant qu'eux, les maîtres de ce sol.

Mais ce partage de la terre entre eux et lui devait-il être éternel ? Cet homme commençait à comprendre la supériorité de la raison sur l'instinct, et de la force acquise que lui donnait cette raison sur la force native, mais non progressive, parce qu'elle n'était pas réfléchie. Pouvait-il se contenter de cette sorte d'égalité ? — Non. En améliorant l'outil ou ses moyens de défense, il perfectionnait aussi ceux d'attaque, et, dès ce moment, il dut comprendre qu'après avoir été victime de la brute, il pouvait en être le maître.

Néanmoins, si l'on considère le grand nombre de ces haches et outils qu'offrent non-seulement les bancs de diluvium, mais le sol, il faut bien reconnaître au nombre et à la grossière analogie de ces outils, qu'ils sont restés

bien longtemps les mêmes : dès-lors, que les progrès de cette industrie, et probablement de toutes les autres, ont été bien lents, et que l'homme se borna longtemps à la défensive, ne poursuivant que les espèces faibles dont il faisait sa nourriture. La proie étant encore assez abondante pour suffire à tous, une sorte de trêve put donc exister entre lui et les grands carnivores avec lesquels il la partageait.

L'homme vivant en peuplades séparées par d'immenses solitudes, n'était pas encore en guerre avec l'homme. Il n'était plus en butte aux menaces incessantes des autres espèces qui avaient appris à le craindre; il vivait en paix : ce fut l'âge d'or de la barbarie.

Mais le repos absolu n'a, dans aucun temps, été utile au progrès. L'homme, pour aller en avant, a toujours besoin de l'incitant du désir ou de la crainte. Dans cette période de paix et d'abondance, il est donc probable que son industrie s'est peu améliorée, et que cette stagnation ne fut que la conséquence de celle de son intelligence. À toutes les époques, il y a eu des temps d'arrêt de l'entendement humain, et les lueurs de la civilisation n'apparaissent que de loin à loin dans la nuit des siècles.

La nécessité vint encore une fois le faire sortir de sa torpeur. Quand, par la multiplication de son espèce ou celle des grands carnassiers, la proie vint à manquer, l'état de guerre recommença entre lui et ses anciens ennemis; c'est alors qu'il dut se mettre à la hauteur du péril et avoir de nouveau recours à cette supériorité intellectuelle que, depuis si longtemps, il laissait sommeiller.

Dans cette lutte nouvelle, il apprit encore à mesurer l'ascendant de cette raison et le parti qu'il en pouvait tirer; c'est par elle qu'il pouvait être seul possesseur de

cette terre et de ses dons, desquels il n'était que le co-partageant

A mesure que ses désirs s'étendaient, son intelligence gagnait aussi. A ses premiers outils, il en avait ajouté d'autres, et la facilité qu'ils lui donnaient l'avait conduit à d'autres œuvres. Ne se contentant plus de l'abri des forêts ou des cavernes, il avait, à l'aide de ces mêmes outils, élevé la première hutte et consacré ainsi le foyer domestique, ce sanctuaire de la famille, ce palladium de la civilisation.

De cette civilisation, c'était donc l'outil qui avait ouvert la route. Point de départ de la société humaine, il est aussi la mesure de ses progrès : c'est au perfectionnement de ses outils ou de ses moyens d'œuvres utiles et nourricières qu'on peut reconnaître la croissance véritable d'un peuple, car ne vous y trompez pas, ce n'est pas à ses poèmes qu'on peut apprécier la valeur intellectuelle d'une nation. La poésie et la barbarie peuvent fort bien s'allier ensemble : toutes les races dévastatrices ont eu leur Tyrtée et leurs bardes ; tous les sauvages et les anthropophages eux-mêmes ont encore leurs orateurs et parfois leurs Anacréons. Ce n'est pas à ces vains récits de combats, à ces chants d'amour ou de triomphes vrais ou faux que nous transmet la tradition, qu'on peut reconnaître les grands peuples ; c'est à ces inventions utiles à l'humanité, c'est au progrès des arts de la paix, à ceux qui les enseignent et les perfectionnent, à ceux qui contribuent, par le bien-être, à la moralisation de l'homme, qu'on doit tresser des couronnes. Celui qui a découvert la charrue a certainement mieux mérité de nous, que tous les héros dont les noms ornent nos légendes.

L'histoire des ustensiles de travail et des résultats de ce travail, deviendrait celle d'un peuple. On verrait, avec la baisse et la hausse de ses produits, celles de son activité et de son intelligence.

La source de toutes les fortunes est le travail; hors de là, il n'y en a d'autre que le vol ou la guerre. L'un est devenu riche par l'outil; l'autre, par l'épée. L'un a gagné sa richesse; l'autre l'a dérobée ou conquise. Ici, le labeur; là, la violence. L'un fut un ouvrier; l'autre, un héros. L'un a aidé ses semblables à vivre; l'autre les a aidés à mourir.

Je me suis peut-être trop étendu sur ces considérations générales et sur l'influence qu'ont eue les outils sur les destinées humaines, mais je crois n'avoir rien exagéré de leur importance, et ce rapprochement comparatif entre ceux de la barbarie et de la civilisation n'est pas ici hors de question. Les outils, même les plus simples, ont eu aussi, disions-nous, leurs jours de gloire et ils ont encore leurs titres de noblesse : leur nom souvent a fait le nôtre. Les maillets firent les Mailly. Ils ornèrent les premiers blasons : ils sont donc nos plus vieilles armoiries, et cela doit être. Le marteau du forgeron était né avant le casque et l'épée; aussi, plus justes que nous, les anciens avaient de Vulcain fait un dieu : c'était un hommage qu'ils rendaient à l'industrie. C'est que, nonobstant leur rusticité, ces outils et ce marteau lui-même n'en sont pas moins les pères, et les pères très-légitimes de nos machines les plus compliquées. Ce savant mécanicien qui a pâli des années pour exécuter cet instrument si parfait, aurait peut-être peine à croire que ces grossières ébauches de pierre que nous repoussons du pied ne furent pas moins prisées de nos pères que sont aujourd'hui

d'hui ces trésors de l'art que nous payons au poids de l'or, et qu'ils leur furent probablement plus utiles.

C'est maintenant de ces outils, premiers essais de l'industrie humaine, que nous allons parler. Ces outils, qu'une simple cassure ou la coupe naturelle du silex présentaient presque tout faits, ont probablement précédé les haches. Ces haches annonçaient déjà une certaine expérience, et conséquemment un progrès, tandis que beaucoup de ces outils ne montrent qu'une intention ou un début dans l'application d'une idée. Tous ne sont pas ainsi ; il en est où la main de l'homme est manifeste, sauf pour ceux qui, inébranlables dans leur scepticisme, ne veulent pas ouvrir les yeux. Malheureusement, le nombre en est grand, et si la science a enfin adopté les haches du diluvium, elle ne s'est pas prononcée encore en ce qui concerne les outils.

Je ne me suis jamais expliqué pourquoi on ne veut pas croire aux outils de pierre. Cependant, si l'on admet que l'homme ne peut se passer d'outils, si l'on reconnaît aussi qu'avant la découverte des métaux force était bien de les faire d'une autre matière, que si le bois, l'os, le coquillage suffisaient pour quelques-uns, ils n'étaient pas bons pour tous, dès-lors on comprendra que cet homme ayant besoin d'un élément plus dur a dû avoir recours à la pierre, qui seule, convenait.

« — Tout ceci se peut, dira-t on, mais remonte à des temps si reculés, qu'il est bien difficile, sinon impossible, de le démontrer ; ce n'est pas assez d'affirmer qu'il a pu y avoir des instruments de pierre, il faut nous prouver qu'il y en a eu. »

Pour répondre à mon interlocuteur, j'en exhibe une collection complète. Il la considère un instant d'un air

distrain. Quelquefois, par politesse, il ajoute : — Oui, cela a bien l'air travaillé. — Puis il en revient aux haches, sans être converti aux outils. Il est pourtant logique de croire que si les hommes antédiluviens ont fait les haches, ils ont dû faire autre chose, parce que les haches seules ne pouvaient pas suffire à leurs besoins.

Je conviens volontiers que l'apparence de ces outils n'est pas flatteuse (1); je dirai même qu'il faut une certaine habitude, quand on n'embrasse que l'ensemble, pour apercevoir qu'il y a là un outil; mais lorsqu'on en vient aux détails, et surtout si l'on consent à en faire l'essai, force est de reconnaître qu'il y a une intention, et que le travail humain n'est pas là l'effet d'un simple caprice.

Nonobstant cette évidence, les préventions sont telles, accoutumés que nous sommes à nos outils de fer, qu'il faudra des années encore pour qu'on croie qu'il y en a eu d'autres, disons plus pour qu'on admette que l'homme primitif ait eu des outils (2).

(1) Il ne s'agit ici que des outils de la période antédiluvienne et des plus anciennes tourbières. On trouve, en Norwège, en Suède, en Danemarck et quelquefois dans nos pays, des couteaux, des ciseaux, des gouges et des armes en silex d'un beau travail. Tous ces morceaux ne sont pas d'une grande ancienneté, et, dans le nombre, il en est qui sont contemporains de l'âge de bronze et même de celui de fer. Les Scandinaves s'en servaient encore durant les premiers siècles du christianisme.

(2) Nous avons déjà parlé de ces outils primordiaux dans nos *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, tome I^{er}, chap. XVIII, pl. 25 et 26, et tome II^e, chap. XXIV, XXV, XXVI et XXVII, pl. 7, 8 et 9. Si nous revenons sur ce sujet, c'est que ni nos descriptions ni nos dessins n'ont fait beaucoup de conversions. Peut-être ne serons-

Il est vrai qu'il resterait à expliquer comment il aurait pu s'en passer? Nous avons vu que, jusqu'à présent, on n'avait pas rencontré une peuplade qui n'eût les siens.

De même que les premières armes, les premiers outils furent en bois. En sentant l'insuffisance, l'homme bientôt les fit en os, en corne de cerf ou du test de certains crustacés.

Ils manquaient encore de puissance ou de solidité, il en fallait de plus durs et de moins fragiles: on eût recours à la pierre.

Un caillou, qu'une brisure avait rendu tranchant, devint le premier couteau; un autre caillou plus lourd, fixé par un lien à une branche en fourche ou fendue, fut la première pioche, et c'est ainsi qu'apparurent successivement la hache à manche et la cognée.

La scie, que la cassure dentelée du silex présentait naturellement, ne pouvait tarder à paraître.

La gouge, plus compliquée et qui exigeait une plus longue main-d'œuvre, mais de laquelle le bec concave et à bords tranchants des oiseaux avait donné le modèle, vint ensuite.

Le marteau remplaça utilement la massue. Puis, parurent les instruments à égaliser et polir le bois, à nettoyer, assouplir les peaux et les rendre propres à faire des vêtements, des couvertures, des tentes.

Toutes ces inventions paraissent bien simples, et pourtant comment se fait-il que l'animal, même le plus intelligent et dont nous admirons l'instinct, la mémoire, la fidélité, n'a jamais pu les trouver? Il y a donc, comme

nous pas plus heureux aujourd'hui, mais nous ne perdons pas courage. L'erreur n'a qu'un temps; la vérité dure toujours.

nous l'avons dit, dans cette inspiration qui révèle l'outil à l'homme, une démarcation bien tracée entre l'homme et la brute (1).

Lorsque Dieu disait à l'homme déchu : Tu travailleras, il lui mettait de fait l'outil à la main, cet outil qui, dans cette main, devait devenir le sceptre du monde.

Du jour où il a posé le pied sur la terre, l'homme a donc travaillé ; de ce jour aussi, en sentant l'utilité de l'instrument de ce travail et de l'aide qu'il en obtenait, il a dû chercher à l'améliorer, non-seulement en perfectionnant sa forme, mais en y employant la matière qui y convenait le plus.

Nous avons vu qu'il avait adopté la pierre. Mais il en est de bien des sortes : il y avait donc là encore un choix à faire. Il essaya successivement le grès, le marbre, le granit, le porphyre, le jade, le jaspé, etc.

Le marbre et le grès n'étaient pas toujours assez durs ; le granit et le porphyre l'étaient trop et présentaient à la taille de grandes difficultés ; le jade et le jaspé étaient rares ; néanmoins, il utilisa ces matières quand il n'en eut pas d'autres ou lorsqu'il s'agissait d'objets de luxe, car toute époque a eu le sien. Mais pour les outils sérieux, partout où il rencontra le silex, il lui donna la préférence. Les formes bizarres et capricieuses de cette pierre, dans

(1) L'ancienneté de l'outil sur la terre y prouve celle de la raison. Elle annonce aussi que les animaux, même les plus rapprochés de l'homme par la forme, les instincts et les passions, ne sont pas au même degré que lui. Le singe n'a jamais fait d'outils. L'outil, création raisonnée, prouve encore que c'est seulement sous la forme humaine qu'est apparu l'être raisonnable, ou plutôt que cette forme est la conséquence de l'éclosion de la raison sur notre globe.

leurs variétés infinies, lui en offraient qui, souvent, se rapprochaient de l'ustensile ou de l'arme qu'il voulait faire, et quelquefois lui en donnaient l'idée. Le silex devint alors l'élément favori de l'ouvrier, et dans les pays où il abonde, on découvrit bien peu d'outils qui n'en soient pas faits. Cet engouement s'étendait même au loin, et dans ces pays aux silex on les travaillait non-seulement pour la consommation locale, mais aussi pour les contrées lointaines où l'on retrouve encore ces preuves d'un antique commerce.

Dans cette partie des Gaules où les silex sont si communs, la fabrication devait être considérable, et cela explique la quantité de pierres taillées ou ébauchées qu'on y rencontre, pour peu qu'on y creuse le sol (1).

Celles qu'on m'apporte consistent presque toujours en haches et en couteaux ou éclats, mais il ne faut pas croire qu'il y ait moins d'outils. Malgré le peu de rareté des haches, les silex ouvrés d'autres formes y sont plus communs encore, et jusqu'à ce jour, les savants, les curieux et les terrassiers eux-mêmes n'en ont pas diminué le nombre, car s'ils en ont reconnu, ils n'en ont guère ramassé, et lorsque ces derniers m'en ont présenté, ce n'est pas comme œuvres, mais comme curiosités ou cailloux dont la forme et la cassure ne leur

(1) Lorsque, dans l'intérieur même d'Abbeville, on fait quelque excavation pour une tranchée, un puits, une cave, ou les fondations d'une maison, il est rare qu'on n'y trouve pas quelques silex taillés en hache, couteau ou éclat, soit dans la tourbe, soit dans le diluvium qu'on rencontre ordinairement sous cette tourbe. J'ai dit qu'on recueillait aussi de ces haches dans les campagnes environnantes, et sur les hauteurs comme sur les pentes.

semblaient pas ordinaires. Quant à y voir un outil, c'est ce qui ne leur est pas encore arrivé

Rien d'étonnant à ceci : quoiqu'il y ait bien des variétés de haches, toutes ont un air de famille. Puis, pour dessiner une hache, ne fût-ce qu'une ébauche, il faut tailler la pierre dans toutes ses parties, tandis que pour avoir un outil fonctionnant, je ne dirai pas aussi bien que ceux d'acier, mais rendant un service analogue, il suffit d'obtenir une extrémité ou un angle bien tranchant et formant le ciseau, le biseau, le couteau, le poinçon, la scie, etc. (1). Ici donc les trois quarts de la pierre restent dans leur état brut ou naturel. Il faut ainsi une grande habitude pour les distinguer parmi des milliers d'autres qui, au premier coup-d'œil, en diffèrent si peu. Aussi ce

(1) Avec une apparence rustique, tous ces outils, et spécialement les scies dont on faisait un grand usage, car on en trouve de toutes les tailles et de toutes les formes, étaient parfaitement conçus. Là, le faiseur se préoccupait peu de la finesse de la pâte; souvent même il faisait choix de la plus grossière, ou celle dont la brisure présentait le plus d'aspérités, lesquelles lui fournissaient naturellement une sorte de dentelure. Il ne s'agissait pas de flatter l'œil, ce n'était pas là des objets d'échange, pas même de ceux pour lesquels on avait recours aux fabricants, on y pourvoyait soi-même : c'étaient les instruments du moment. Cette inégalité des dents avait son utilité : on en ménageait qui, recourbées en crochet ou rateau, servaient de ratissoires. Lorsqu'on examine tout le parti qu'on tirait de ces instruments si divers, on paie un tribut d'admiration à ceux qui les inventèrent. Il est certaines haches, et ce ne sont pas les plus belles, qui peuvent servir à percer, creuser, scier, dégrossir et polir le bois, l'os, la pierre même. Elles servaient aussi à ouvrir et désarticuler les animaux tués à la chasse, puis à débarrasser leurs peaux des parties charnues, enfin à unir ces peaux, à les épiler et à les rendre flexibles. Leur emploi culinaire ne se bornait même pas à découper les viandes : on les employait encore à entamer les fruits à écorce

n'est pas en un jour que j'ai appris à faire cette distinction, et malgré la conviction où j'étais que les bancs diluviens devaient m'offrir d'autres formes que les haches, je ne découvrais rien qui ressemblât à ce que j'imaginai : j'avais rêvé des outils conçus et exécutés comme l'étaient ces haches, c'est-à-dire taillés dans toutes leurs parties. Je remarquais bien des pierres dont quelques portions enlevées semblaient l'avoir été de main d'homme ; mais pourquoi ce travail, quand tout le reste était brut ? Il ne tendait pas à représenter une figure ; ce n'était pas non plus une hache, pas même son ébauche, et pas davantage un couteau. Je n'y voyais donc qu'un silex qu'on avait essayé, puis abandonné, et je ne prenais pas même la peine de le ramasser.

dure, à ouvrir les huîtres, comme faisaient également ces couteaux de silex qui ont été utilisés dans le nord jusqu'à l'époque historique.

On s'est donc grandement trompé quand on a cru que ces haches n'étaient que des casse-tête, et qu'avec ces couteaux, elles offraient les seuls instruments dont s'aidaient nos pères. Dès ces temps éloignés de nous, ils possédaient, en pierre, à peu près tous les types des outils de fer dont nous nous servons aujourd'hui ; ce qui annonce qu'avec les mêmes besoins que nous et, sur beaucoup de points, des habitudes analogues, ils avaient les mêmes moyens d'y pourvoir.

En retrouvant ici les insignes de leur métier, nos ouvriers peuvent voir que le travail date de loin, et que cette parole de Dieu à Adam : *Tu gagneras ton pain*, ne fut pas vaine : dès ce jour, l'homme fut voué au travail.

Qu'il ne s'en plaigne pas, ce fut le signal de son émancipation : d'enfant qu'il était, le travail l'a fait homme. L'outil devint l'instrument de son indépendance. C'est l'outil et l'emploi qu'il en sut faire qui établirent une ligne de démarcation entre lui et l'animal ; c'est par l'outil qu'il le dépassa, puis le dompta, et, de lui, fit un outil, quand il devrait y voir un associé ou un aide.

Ici, j'ai encore une fois eu la preuve qu'il ne faut négliger aucun indice, car si j'avais fait plus attention à ceux-ci, ma collection d'outils, si nombreuse aujourd'hui, le serait plus encore, et l'aurait été plus tôt. Il a fallu qu'une circonstance heureuse, le hasard si vous voulez, me vînt en aide. Un jour, deux de ces silex que je prenais pour des rebuts se trouvaient accidentellement réunis : leur forme était étrange ; dans leur bizarrerie, bien qu'endommagés, ils se ressemblaient. Je les ramassai et je vis que les éclats de la partie non altérée avaient été détachés sur des points analogues. Ici, ce n'étaient pas des figures qu'on avait voulu faire ; qu'était-ce donc ? des armes ? — Non. — Des outils, mais quels outils ! Ces pierres, d'ailleurs tronquées, étaient si grossières, si peu travaillées, qu'il était bien difficile de deviner à quoi elles pouvaient avoir été bonnes. Elles ne m'apprirent donc pas grand chose, mais elles me donnèrent à penser. Je les emportai pour me servir de point de comparaison avec d'autres qui pourraient me tomber sous la main.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. On avait ouvert, aux environs d'Abbeville, une nouvelle sablière. Ne pouvant m'y rendre, je fis apporter chez moi une brouettée de sable et de cailloux pris dans les couches vierges, à 3 ou 4 mètres de profondeur.

Il y avait, dans cette masse de sable, plusieurs douzaines de silex, tels que les offrent ces bancs, les uns roulés, les autres intacts et encore revêtus de leur écorce ; enfin, il y en avait de brisés, et parmi ceux-ci, j'en trouvai quatre dont les brisures ne me semblèrent pas naturelles. Je croyais même y voir du rapport avec celles des deux cailloux dont la ressemblance m'avait frappé, et je me

félicitai de les avoir conservés, ce qui me permettait d'en faire une étude comparative. Mais la journée était avancée, et pour cet examen, il fallait le soleil. J'attendis le lendemain.

De bonne heure j'étais, une loupe à la main, en face de mes silex, et je restai convaincu que toute grossière qu'était leur forme, elle avait sa destination.

Ceci date de bien des années. Comme ces quatre silex ont été pour moi le point de départ de bien d'autres trouvailles du même genre, car pour la recherche de ces produits grossiers que dédaignent les amateurs et que n'aperçoivent pas les ouvriers, je n'ai pu compter que sur moi-même, je demande la permission d'en faire une description détaillée.

Le premier que j'examinai était long de 12 centimètres, large de 4, épais de 2, d'une forme oblongue; il semblait avoir été taillé en cinq coups hardiment frappés et par une main expérimentée; sa base est coupée carrément, et sa tête en biseau est si fortement établie que pour entailler le bois et le polir, il vaut presque un outil de fer. Mais ce qui me frappa, c'est un éclat enlevé pour pratiquer un enfoncement propre à placer l'index et à donner de la force à l'outil, serré entre le pouce et le second doigt (pl. IV, fig. 1).

Le n° 2 a 15 centimètres de longueur, 3 de largeur à la base, 4 à la tête. Il est grossièrement arrondi à cette base, plat sur une face et, de l'autre, traversé dans toute sa longueur par une arête qui, de même que dans le précédent, a été adoucie à 3 centimètres avant la tête ou la brisure qui le termine.

Cet outil est, comme l'autre, destiné à creuser et unir le bois et la pierre tendre, à y percer et agrandir des

trous en le faisant agir perpendiculairement de gauche à droite, en façon de vrille. C'est encore un instrument très-bien conçu (pl. V, fig. 2).

Le n° 3, également long de 45 centimètres, en a 4 de largeur à sa base qui est arrondie, et 2 d'épaisseur. Il ressemble au précédent, sauf qu'au lieu d'être plat sur une face, il est bombé des deux côtés. Destiné au même usage que l'autre, là encore l'arête est adoucie à l'endroit où l'index doit être appuyé pour donner de la force à l'outil ; de l'autre côté, une petite excavation a été ménagée entre deux éclats dans la même intention ou celle d'y poser l'index (pl. IV, fig. 3).

Le n° 4 a 13 centimètres de long ; il est arrondi à la base comme les deux précédents ; large à cette base de 45 millimètres, bombé d'un côté et concave de l'autre de 4 centimètre dans sa plus grande concavité. Sa tête est large de 2 centimètres. L'arête longitudinale n'a pas été abattue, mais elle est portée à droite, de manière à laisser une large place pour l'index conducteur de l'outil. Celui-ci est également destiné à creuser, mais surtout à gratter, et trois petits éclats ont été détachés sur la face concave pour aider à ce grattage par une légère courbure. Cet outil peut encore être utilisé comme scie : un éclat a aussi été enlevé sur la face opposée au tranchant, pour y placer l'index et en diriger le mouvement.

J'ai ensuite examiné des silex de formes analogues, mais venant d'autres banes : sur plusieurs encore, j'ai trouvé la place destinée à poser le doigt et l'arête abattue quand elle gênait son application.

Je me suis demandé pourquoi elle ne l'était pas dans la circonférence, sauf à la base sur laquelle il faut peser fortement pour pousser l'outil en avant ? — C'est que

l'aplanissement de l'arête n'est nécessaire qu'à la base ; dès que la paume de la main qui s'appuie sur cette base arrondie est garantie et que le pouce s'étend naturellement sur la face de dessous où l'ouvrier lui a aussi ménagé une place, on peut hardiment et sans crainte de blessure, se servir de l'instrument (pl. IV, fig. 4).

Voilà bien des mots au sujet de quatre pauvres pierres qui, déjà, ont excité bien des sourires, et qui en exciteront probablement encore quand on comparera leur infériorité artistique à l'importance que j'y attache ; mais l'examen de ces quatre silex fut pour moi une révélation : je compris alors pourquoi certaines pierres ayant d'un côté un tranchant et de l'autre un dos épais, représentaient assez une hache coupée en deux dans sa longueur. Cette forme était bien combinée ; le dos servait à saisir l'outil en posant le pouce sur sa face gauche et en étendant l'index sur ce dos. De cette façon, on employait facilement le tranchant, auquel cette position donne une grande force (1).

(1) Voici une lettre que l'auteur écrivait le 25 mai 1849 au docteur Ravin, membre de la Société d'Émulation, sur la manière de reconnaître et d'employer les outils de pierre :

« Je maintiens, mon cher docteur, ce que j'ai dit à M. Buteux : que les hommes de l'époque antédiluvienne, non-seulement n'étaient pas des géants, mais qu'ils devaient être d'une taille plus rapprochée de celle des Lapons que de la nôtre. Ce qui me l'a fait croire, c'est la forme des haches et des outils de cette période.

« Dans ces haches, il y en a de deux espèces : 1° celles qui étaient destinées à être emmanchées ; 2° celles dont on se servait à la main. Or, si vous essayez d'employer ces dernières à couper, scier, tailler, creuser le bois ou l'os, vous verrez qu'elles indiquent une main plutôt petite que grande.

« Vous remarquerez aussi que ces haches non polies, quelque

Dans d'autres silex dont la base avait été arrondie au moyen de quelques coups, et dont l'autre extrémité était taillée en pointe ou en biseau, il était évident, nonobstant le peu de fini du travail, que ce travail existait, en un mot, qu'il y avait bien là un outil. Si vous en faisiez l'épreuve, vous reconnaissiez que, moins grossier ou plus flatteur à l'œil, il n'eût pas été plus propre à sa destination; probablement même qu'il l'eût été moins: en le

grossières qu'elles semblent, sont disposées de façon à être facilement empoignées et à tenir solidement dans la main sans la gêner ni la blesser, précaution indispensable, puisque leur emploi comme outil exige un maniement commode et une certaine dépense de force. Ces haches-outils servaient à beaucoup de choses, même à fouiller la terre pour en extraire des bulbes et des racines, à découper les animaux tués à la chasse, à désarticuler les os, à gratter et assouplir les peaux pour en faire des couvertures, des vêtements, etc.

« Dans un grand nombre, vous apercevrez qu'en opérant le dégrossissement de la pierre et en enlevant les éclats au moyen d'une autre pierre, on ménageait sur une face de la hache une place pour appuyer l'index, et sur l'autre face, une seconde place pour poser le pouce. Ceci était fait de manière à ce qu'on pût se servir facilement de la pointe de la hache quand elle en avait une, ou du tranchant, puis de la circonférence.

« Les haches ne sont pas les seuls outils de pierre, et il y en a bien d'autres auxquels leur forme brute empêche de faire attention. Ils sont cependant non moins bien combinés que les haches. S'ils ne sont pas destinés à l'emmanchement, ces mêmes places pour l'index et le pouce sont toujours soigneusement réservées. C'est ordinairement à ces signes que j'ai d'abord recours pour voir si la hache n'est pas une ébauche abandonnée, ou bien si l'outil dont les formes sont moins arrêtées et régulières que celles des haches, n'est pas un accident ou une brisure naturelle.

« Pour en revenir à mes conclusions sur la taille des hommes antédiluviens, je dis donc que ces haches et outils, ainsi que la disposition de ces places pour l'index et le pouce, annoncent une

lissent ou le polissant, on l'eut affaibli et rendu moins solide à la main.

Cette solidité et cette commodité étaient, comme j'ai cru le voir, le premier soin de l'ouvrier, car là encore on trouve la place de l'index pour maintenir et diriger l'outil.

Sur quelques silex ovales et plats, reconnaissables par leur brisure faite d'un seul coup, on voit qu'au milieu de l'ovale on a ménagé une cavité, ou simplement qu'à cette place on a abattu l'arête. Ceci a lieu toujours dans cette intention d'indiquer la place du pouce, lequel, avec

main moyenne. Il est vrai que j'ai rencontré quelques haches de forte dimension, mais elles sont rares; tandis que chez les sauvages qui en fabriquent encore aujourd'hui, ces grandes haches sont fréquentes.

« Quant aux autres outils antédiluviens d'une dimension inférieure à celle de nos instruments de fer servent aux mêmes usages, ils varient de trois à vingt centimètres. En examinant avec attention ces outils informes en apparence, on y retrouve les types primordiaux de ceux de nos ateliers.

« Si je vous communique ces remarques, je ne m'y aventurerais pas avec d'autres, car ils n'y verraient que des chimères et n'y croiraient pas; ou s'ils y croyaient, ils les regarderaient comme puérides. — « A quoi bon, disait l'autre jour M. ***, chercher des outils de pierre quand nous en avons d'acier? » — J'aurais pu lui répondre: Nous n'en avons d'acier que parce que quelqu'un a inventé ceux de pierre.

« Je n'adopte pas entièrement votre opinion sur la coloration des pierres. La patine des silex taillés n'est pas toujours une preuve de leur origine antédiluvienne. J'ai souvent trouvé sur le sol des fragments de haches polies, et même des haches entières de l'époque celtique, revêtus d'une patine blanche ou jaunâtre.

« D'un autre côté, j'ai recueilli dans des terrains vierges, à l'Hôpital, à Saint-Gilles, à Moulin-Quignon et notamment à Menchecourt, à neuf ou dix mètres de profondeur, et plus bas que les

l'index, joue partout le grand rôle dans le maniement des outils

Ces détails et cette intention ne s'aperçoivent pas tout d'abord, mais de remarque en remarque, on y arrive, et l'on acquiert la conviction que quelq'agrestes, bizarres, informes que paraissent ces silex-outils dont on conteste encore le travail et qu'on n'honore pas même du titre d'ébauches, tous ont été ainsi disposés avec une intention bien marquée et dirigée vers un but qu'on finit par découvrir, but qui est toujours l'utilité. S'ils n'eussent été que des objets de parade ou de caprice, enfin de

os d'éléphants, des silex qu'on croirait travaillés de la veille. Cela vient de la nature du terrain plus ou moins conservateur, principalement dans le voisinage de la craie. Sous cette masse crayeuse et sableuse, l'influence extérieure est nulle, et la durée sans effet, comme on peut le voir aussi dans la craie vierge où les cailloux brisés par la pression à une époque des plus reculées, semblent l'avoir été à l'instant même. Ils ont conservé leur fraîcheur et toutes les arêtes de leurs brisures.

« Il en est de même, je le répète, des silex taillés de main d'homme; cette apparence de jeunesse annonce seulement qu'ils n'ont pas été roulés, ni longtemps exposés à l'air avant d'être entraînés par les eaux ou recouverts par les bancs.

« J'ai fait la même remarque sur des os enfouis dans de bonnes conditions. Ils peuvent remonter à la plus haute antiquité sans présenter à l'œil ni même à l'analyse, aucun des indices qui, d'après la science, déterminent la fossilité.

« La patine des haches ne prouve non plus rien autre chose que leur long séjour sur le sol où elles ont été exposées à l'action alternative du chaud et du froid, du soleil et de la pluie, et surtout de la rosée qui, chacun le sait, aide à la décoloration.

« Il est sans doute des terrains, quand les éléments métalliques y dominent, qui peuvent à la longue donner leur couleur aux silex; mais ces nuances diffèrent de la patine blanche, grise ou jaunâtre qui résulte de l'exposition à l'air; elle a une épaisseur

simples jouets, on les aurait faits plus beaux, puisqu'ils n'auraient pas eu d'autre mérite.

Si j'ai présenté ce petit narré des circonstances qui m'ont conduit à découvrir ces outils de silex dont j'avais prévu et annoncé l'existence, mais que je ne savais pas encore reconnaître, c'est pour engager ceux qui voudraient se livrer à cette étude à ne pas se décourager. Je n'ai pas saisi tout d'abord leur spécialité, parce que je m'étais fait une fausse idée de leur figure et surtout de leur fini. Maintenant que je les ai signalés dans toute

appréciable, tandis que la nuance provenant du contact de la gangue sableuse, limoneuse ou argileuse ne l'a point, et qu'elle ne résiste même pas toujours à l'effet des eaux.

« Les silex enfouis dans ces bancs revêtus d'une patine, semblent s'y colorer plus aisément que ceux qui ont gardé leur teinte naturelle : les haches et couteaux de silex gris foncé ou noir y restent ordinairement gris ou noirs. Les silex naturellement jaunâtres ou d'un gris très-clair, paraissent plus impressionnables aux effets des bancs, et en prennent plus aisément la teinte ferrugineuse.

« Je ne vous donne pas tous ces faits comme prouvés, je vous les indique seulement comme choses à examiner. Cette étude des silex, que j'ai commencée il y a plus de vingt ans, n'est pourtant qu'à son début. C'est que j'y ai été fort peu secondé, et c'est grâce à vous et à vos honnes paroles que je n'ai pas perdu courage.

« J'oubliais de vous dire ce que vous savez probablement déjà, que certaines tourbières blanchissent les silex, mais c'est une exception. Il est aussi des argiles et des tufs qui en altèrent la couleur ; ils agissent plus fortement encore sur les os. J'ai vu des tufs qui dessèchent ces os en peu d'années, et les font paraître fossiles. Il ne faut donc pas déterminer la fossilité d'après l'apparence ni même l'analyse chimique ; c'est la position géologique qu'on doit examiner, et le terrain qu'il faut analyser. Il est prudent d'agir de même à l'égard des silex travaillés, et de ne pas en déterminer l'âge au coup-d'œil. »

leur rusticité, on apprendra, sans trop de peine, à les distinguer, puis à les apprécier, et à mesure qu'on en recueillera, les préventions tomberont.

Dans ces premiers essais de l'art, un morceau unique, même deux, même trois, peuvent laisser des doutes; mais quand on en réunit dix, vingt, trente, qui sont semblables, ou du moins dont l'intention est évidemment la même, alors il faut bien se décider à croire. L'accident, ou ce qu'on nomme le hasard, ne se répète pas ainsi; les effets qui en naissent peuvent se rapprocher, mais ne sont jamais deux fois identiquement égaux. Nous avons adopté les haches, nous croirons aussi aux outils. Je suis convaincu que, dans cette spécialité même, il y a de grandes découvertes à faire, et qu'un jour la collection de nos ustensiles et outils primordiaux sera considérée avec toute l'attention qu'elle mérite, car ces outils sont nos premières preuves de raison, nos premiers titres au rang d'homme et de ces titres qu'aucune autre créature terrestre ne peut montrer.

Nous allons maintenant décrire quelques autres de ces outils. Nous le ferons sommairement; les dessins suppléeront à ce qui manquera à ces descriptions qui deviennent d'ailleurs assez difficiles quand il s'agit de morceaux où le travail humain est si bien mêlé à celui de la nature, que s'il est possible de les distinguer à l'œil, il ne l'est pas toujours d'établir nettement cette distinction dans un récit.

J'ajouterai que quoique cette rusticité soit le caractère du plus grand nombre, elle ne les comprend pas tous; on en rencontre dont on saisit sans peine, non-seulement le travail, mais aussi l'application: là, on n'a besoin que de ses yeux.

Il en est encore une spécialité sur laquelle l'œil ne peut se tromper, mais dont je n'ai point parlé, parce qu'on en trouve peu en ce pays : ce sont ceux qui sont faits en d'autre pierre que le silex. J'en ai vu de fort beaux dans le nord, en Norwége, en Suède, en Danemarck. Dans ce nombre, il en est de très-anciens ; mais d'autres appartiennent à l'âge historique ; ils sortent dès-lors de la question. Nous nous renfermons donc ici dans celle des outils en silex de nos pays.

Il est à remarquer que les pierres bonnes à faire les haches ne sont pas toujours celles qui se prêtent le mieux à la confection des outils. Sans doute l'ouvrier antique, quand il devait tailler une hache, s'appliquait à trouver un silex se rapprochant le plus de la dimension et de la forme qu'il voulait donner à cette hache. Néanmoins, cela n'était pas une condition absolue, et lorsque ce silex était sans défaut ni fissure, en faveur de sa qualité on passait sur sa forme. Mais quand il s'agissait d'outils, c'était presque toujours cette forme qui déterminait le choix de l'ouvrier. C'est qu'en effet il était de ces outils qu'on n'aurait jamais pu faire, si le silex ne présentait pas naturellement tel angle, telle courbe ou telle surface plane ou concave : Par exemple : l'ouvrier antique trouvait un silex demi-ovale, plat d'un côté, convexe de l'autre, avec un creux naturel propre à y étendre le pouce, de manière à peser sur toute la longueur de la pierre et à lui imprimer un mouvement en tous sens. Ce silex, qu'il recueillait avec soin, lui servait, s'il était sans fissure, à faire un instrument dont l'un des côtés, aiguisé longitudinalement et manœuvré de droite à gauche par une impulsion horizontale, égalisait et apla-nissait le bois : ce fut le rabot primitif (pl. V, fig. 4).

Un autre silex de forme oblongue, arrondi d'un côté de façon à bien remplir la main, et, de l'autre, se rétrécissant, était un instrument presque tout fait : il ne s'agissait que d'aiguiser en pointe la partie étroite. Cette pointe se brisait-elle, par une légère retaille on en faisait un ciseau

La série de ces ciseaux et biseaux est surtout très-riche dans les bancs antédiluviens, et j'en ai réuni une belle collection. Il y en a pour les plus gros ouvrages comme pour les plus délicats. On a profité des silex de toutes les formes, afin de pouvoir donner à l'outil les courbes nécessaires pour atteindre et fouiller le bois dans tous les sens. En un mot, il est peu de nos instruments d'ébénisterie et même de sculpture dont on ne retrouve, en pierre, les types originels.

On reconnaît ces ciseaux à un tranchant affilé, mais fort, et qui, soigneusement préparé, puis fini par le frottement, ne ressemble en rien à une brisure accidentelle.

Les tranchants des outils à couper sont ordinairement faits avec beaucoup d'adresse et de patience. J'en ai vu auxquels on avait laissé une certaine épaisseur, puis qu'on avait affilés au moyen de petits éclats détachés, opération difficile, puisqu'en dentelant ce tranchant, il ne fallait pas l'émousser. La confection des instruments en bec de canne ou en bec d'âne demandait aussi de l'habitude.

En outre des ciseaux au tranchant recourbé, il y en a de plus larges et dont la forme est précisément celle des castagnettes. Ceux-ci, communs dans les tourbières et les sépultures celtiques, et qu'on voit aussi dans le diluvium, s'enmanchent ; mais il en est d'autres beaucoup plus rares et qu'on trouve, comme les premiers,

dans les terrains celtiques et quaternaires. Ceux-ci sont à manche fixe et de la même pierre, dont l'ensemble représente assez bien une cuillère.

De grands grattoirs, ayant quelquefois jusqu'à 20 centimètres de longueur sur 8 à 10 de largeur et 4 d'épaisseur, figurant un carré long, sont d'une pierre plate recourbée à l'extrémité de la face inférieure. Ils servaient à égaliser le fond des canots ou des auges, à râcler les peaux et à les dégager des parties charnues.

D'autres également plats, mais formant un ovale allongé, devaient être employés à fouiller la terre : c'étaient des ustensiles de jardinage.

Des couteaux triangulaires en forme de prisme, long de 15 à 16 centimètres, terminés par un tranchant en quart de cercle et se relevant en pointe aigue, devaient servir à ouvrir le flanc des victimes et à découper les chairs. Le dessin en est dans le tome 1^{er} des *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, pl. LXXVII, fig. 4

Les coins à fendre le bois ou la pierre sont communs dans le diluvium. On en trouve de toutes les tailles, et, dans ce nombre, d'une coupe absolument identique à celle de nos coins de fer. On en voit aussi en grès.

Nous avons cité des pierres taillées à quatre ou six pans, ressemblant en petit à des colonnes de basalte et variant de 6 à 15 centimètres de hauteur, servant à enfoncer des chevilles. Il en est de figure cylindrique. Les silex naturellement de cette forme ne sont pas rares ; on s'est contenté d'en aplanir les deux extrémités. Ce sont des rouleaux qui ressemblent à ceux avec lesquels on étend la pâte (pl. IX, fig 5).

Des pierres aplaties, aiguisées dans toute leur circonférence, formant ainsi un tranchant continu et qu'on a,

je crois, mal à propos nommées *pierres de fronde*, car elles paraissent trop soigneusement faites pour être ainsi jetées au vent, étaient, à l'aide de ce tranchant, propres à bien des usages : ébréché d'un côté, ce tranchant servait de l'autre. On tirait même parti de ces ébréchures, et d'un disque servant à couper, on faisait une scie circulaire (pl. IX, fig. 6).

Il est de ces pierres ayant jusqu'à 9 centimètres de diamètre, mais leur dimension ordinaire est moindre de moitié. Les unes sont rondes, les autres ne présentent qu'un demi-cercle. Il en est aussi d'ovales. Une de celles-ci, longue de 16 centimètres, large de 14, pourrait, si elle était emmanchée, servir de pelle (pl. IX, fig. 7).

Le diluvium fournit aussi abondamment des chevilles faites d'un silex qui se prête à cette forme, mais les plus grandes sont en silex en table. Ces chevilles remplaçaient peut-être nos clous. Cependant on trouve également, dans les bancs, des silex taillés en clous à tête. Quoique moins communs que les autres, ils n'y sont pas très-rares. Ils n'atteignent pas les dimensions des chevilles qui ont jusqu'à 15 centimètres de longueur, mais il y en a de 10 centimètres. La tête est formée souvent par un accident du silex qu'on choisissait à cet effet. La figure de ces clous est très-diverse : il y en a avec crampons, d'autres représentent des chevrons.

Je dois pourtant ajouter que ces silex en chevilles et en clous sont ceux dont je ne me suis pas entièrement expliqué l'usage. Sans doute ils pouvaient servir, comme nos clous, à assembler et joindre des pièces de bois, et on m'a assuré qu'on en avait ainsi trouvé dans la tourbe en Angleterre. Mais ici à quoi bon la pierre, quand le bois pouvait remplir le même office et avec plus d'avant-

tage, étant moins cassant que les silex et plus facile à travailler ? Ces clous et chevilles en pierre avaient probablement encore quelqu'autre destination.

La scie, avons-nous dit, était aussi fréquemment employée. Il y en a de fort petites pour les ouvrages délicats, mais on en rencontre aussi de 25 centimètres de longueur, ayant un dos épais d'un côté pour y appuyer l'index, et souvent, pour manche, une partie arrondie qui remplit bien la main. D'autres s'emmanchent par une extrémité, ou, comme les couteaux, au moyen d'une fente pratiquée dans une pièce de bois.

Les haches-scies, ou pouvant à la fois servir d'armes et de scies, sont peu communes. J'en ai une ayant 23 centimètres de longueur sur 6 de largeur, d'un travail très-remarquable. Elle a été-trouvée dans les environs d'Abbeville, à Port-sur-Somme, à 1 mètre environ de profondeur ; mais ne l'ayant pas vue en place, je ne puis dire de quel terrain elle provient (pl. VII, fig. 2).

Les marteaux formés d'un seul silex, dont une partie sert de manche, sont assez rares. Il y en a à face plane, comme les marteaux ordinaires ; d'autres à pointe et servant probablement de casse-tête (1).

En outre des haches en amande, en ovale, etc., il en est dont la forme ne diffère pas de nos véritables haches, notamment de celle dont s'armaient nos pères et qui a hérité de leur nom : la *francisque*. La tradition en remonterait-elle jusque-là ? Je ne prétends pas l'affirmer,

(1) Ces morceaux sont toujours d'une assez grande dimension : 16 à 25 centimètres. On peut en voir le dessin dans le tome II^e des *Antiquités celtiques*, planche VIII, fig. 25. J'en ai trouvé un autre à Moulin-Quignon, en 1863, avec des ossements humains.

mais ceci fût-il, je n'y verrais rien de bien étonnant, puisqu'il est tant d'autres outils dont le type n'a jamais varié (pl. XI, fig. 1).

Il y a de ces haches et hachettes de dimensions diverses, depuis 5 centimètres dans leur plus grand développement jusqu'à 25 (*Antiquités celtiques et antédiluviennes*, tome 1^{er}, pl. LXXVIII, fig. 5). Les petites et les moyennes sont assez souvent munies d'un tranchant; mais d'autres, et surtout les plus grandes, en sont dépourvues; on remarque même qu'elles n'ont pas été faites pour en avoir. Les petites et les moyennes étaient des outils. Les grandes étaient des armes, de véritables assommoirs, ou si on les employait au travail, c'était plutôt pour briser que pour trancher.

Il y a également des outils pour des travaux plus délicats, pour coudre les peaux ou percer l'os, le bois, les coquillages destinés à la parure, car la parure aussi date des premiers jours du monde (1). Les uns étaient destinés à commencer le trou, les autres à l'élargir. Il y a même de ces poinçons en hélice ou spirale, qui ressemblent à nos vrilles (pl. X, fig. 4).

Beaucoup d'instruments étaient à deux fins : ils servaient à la fois d'armes, d'outils, d'engins de chasse et

(1) Il est à remarquer que les peuples les plus bruts sont ceux qui consacrent le plus de temps à leur toilette. Elle est, chez eux, une affaire sérieuse tenant, chez quelques-uns comme chez nous, à la politique et à la religion, mais émanant, chez la plupart, d'une vanité qui semble plus prononcée chez les hommes que chez les femmes. C'est sur ce sentiment bien connu que spéculent tous les marchands d'esclaves. La coquetterie est un des premiers aliments de la traite : on donnera trois esclaves pour un collier de verroterie de trois francs.

de pêche. Des silex en fer de lance étaient employés comme couteaux à double tranchant, puis comme lances à l'aide d'un manche, enfin comme projectiles. La longueur de ces couteaux-lances varie de 6 à 16 centimètres. Il y en avait aussi en tête de flèche avec arête, pouvant servir de harpons (pl IX, fig. 1, 2, 3, 4).

Outre les outils dont la poignée était prise dans la pierre même, on en faisait pour être employés à l'aide d'un manche en bois, en os, en corne. L'usage de ces silex qui pouvaient être emmanchés s'est perpétué dans tous les temps. Ce sont eux qu'on trouve par centaines autour des vases cinéraires dans les tourbières et les sépultures celtiques, mêlés à une quantité d'os de quadrupèdes dont la diversité et les brisures annoncent que ces animaux étaient dépecés quand on les y enterrait : c'était la primeur ou peut-être les restes du festin. Chacun de ces silex dits *éclats*, placé là comme *ex voto* en l'honneur du défunt, devait être un outil, ou du moins sa figure. En effet, vous y trouvez, plus ou moins finis, des hachettes, des couteaux, des poinçons, des ciseaux, de petites scies, surtout de ces râcloirs en castagnette dont j'ai déjà parlé, convexes d'un côté, un peu concaves de l'autre, et pourvus d'un tranchant recourbé.

Au milieu de ces masses de cailloux taillés des sépultures, vous trouvez des tibias, des fémurs, des canons de cerf, de chevreuil, de sanglier, etc., qui devaient servir à emmancher les mieux faits de ces outils. Chaque manche pouvait s'adapter à divers instruments ; voilà pourquoi on en trouve peu, comparativement au nombre de pierres à emmancher. Remarquez aussi qu'il fallait souvent renouveler ces pierres qui s'usaient et s'ébréchaient.

tandis que les manches en os duraient indéfiniment (1).

Parmi ce grand nombre d'outils ébauchés, les terrains celtiques offrent de loin à loin quelques haches polies : c'étaient les offrandes des chefs, fabriquées sans doute à cette intention, car on reconnaît tout d'abord qu'elles n'ont jamais servi. Des instruments semblables, trouvés près des dolmens, et que j'ai rapportés de Bretagne, étaient également intacts.

Mais une découverte assez remarquable que j'ai faite en 1856, dans nos tourbières, est celle d'outils servant à polir ces haches, et de pierres sur lesquelles on avec lesquelles on les frottait pour en faire disparaître les inégalités. Ces pierres, les unes concaves, les autres en boules et à facettes, sont toutes en grès gris ou rouge, mais parmi les outils et les demi-boules servant aussi

(1) Les ouvriers désignent tous ces silex des tourbières ou des bancs, dont ils ne peuvent s'expliquer ni la forme ni l'emploi, sous le nom d'*éclats*. Les uns les regardent comme des pierres naturellement brisées; les autres y voient les restes des silex qui ont servi à faire des haches, et bien des archéologues ont adopté cette opinion. Au premier abord, elle m'avait paru rationnelle, mais après examen, j'ai vu que, dans ces milliers d'éclats qui entourent les vases cinéraires des gisements celtiques et qu'on retrouve aussi dans les tombelles, il y a un certain nombre de types toujours répétés : ce sont des hachettes, des couteaux, des scies, des ciseaux, des râcloirs, etc.; mais beaucoup ont été fabriqués tellement à la hâte, qu'ils rappellent à peine les types qu'on a voulu représenter.

Ces armes, ces outils en silex qu'on répandait avec tant de profusion autour des vases cinéraires, étaient une suite du cérémonial funèbre, un hommage au mort, donc offerts pour l'autre vie et pour les besoins qu'il y pouvait avoir : des outils pour ses serviteurs, des armes pour ses guerriers.

Dans ces masses d'éclats, on rencontre toujours quelque pièce de choix : c'était l'offrande du chef vivant au chef défunt, un signe

au frottement, il en est d'une pierre volcanique noire, très-dure et poreuse, probablement rapportée de fort loin, car je n'en ai jamais rencontré d'autre échantillon dans ce pays. Tous ces outils étaient dans la tourbe, à plusieurs mètres au-dessous du niveau de la Somme, et non loin de vases cinéraires. Étaient-ce aussi des *ex voto*, ou avaient-ils appartenu à celui dont les vases contenaient les cendres? (Pl. XI, fig. 2 à 11).

Les peuples antéhistoriques qui usaient de ces polissoirs et de ces haches, et que nous avons baptisés *celtiques* à défaut de leurs noms oubliés, faisaient, notamment dans leurs cérémonies funéraires, un grand usage de vases : la quantité qu'en ont fournie certaines tourbières de nos alentours est extraordinaire. Ce ne sont pas des tessons jetés au hasard, car on trouve toutes les parties de ces vases écrasés par le poids ou la pression des couches supérieures (1), à la place où ils ont été enfouis

représentatif de sa dignité, devant orner sa sépulture en indiquant le rang du mort.

Les pierres ébauchées, armes, outils ou figures, étaient les dons de la plèbe. Chaque individu les apportait toutes taillées, ou les taillait sur place. Peut-être des hommes habitués à ce genre de travail se tenaient-ils à portée des lieux de rassemblement, et en fabriquaient-ils pour tout venant, moyennant salaire ou pour une part des victimes. La quantité d'ossements d'animaux découpés et parfois demi-calcinés, mêlés à ces éclats, annonce qu'un festin avait suivi ou précédé l'incinération et l'enfouissement des urnes, car on n'y trouve pas de cadavres, mais seulement, dans les vases, des cendres et des fragments d'os charbonnés.

Cette coutume d'entourer les morts des images de ce qui leur a servi dans cette vie, en espérant qu'ils en useront dans l'autre, est conforme à ce qui a existé chez bien des peuples, et qui existe encore aujourd'hui.

(1) Peut-être aussi était-ce par les efforts que faisaient ceux qui

dans un terrain alors non tourbeux, mais sur lequel une tourbe quelquefois épaisse de plusieurs mètres s'est formée depuis.

Faits à la main, d'une pâte mélangée de gravier et séchée au soleil, les plus anciens de ces vases achevaient de se dissoudre quand on les dégageait de la terre (1), du sable fluvial ou de la tourbe qui les entourait. Ceux trouvés dans la tourbe même, et d'une origine plus récente, d'une pâte moins grossière cuite au four, et fabriqués à l'aide du tour, résistent mieux ; cependant il est rare d'en obtenir d'entiers.

Les hommes antédiluviens avaient, sans nul doute, aussi leurs vases. C'est encore un meuble commun à tous les peuples. Les premiers ont été des coquillages, des fruits à l'écorce ligneuse, puis des troncs d'arbres creusés, ou des pierres qui l'étaient naturellement. Le diluvium offre ainsi ses vases : les uns sont des accidents, mais dans d'autres on voit que la main humaine a aidé à la nature. Ces vases, qui ne pouvaient recevoir que quelques gouttes de liquide, devaient tenir à la religion ou à la médecine, car tous les temps ont eu leurs docteurs (pl. IX, fig. 8, 9, 10).

La plupart des types des tourbières sont évidemment copiés sur ceux des bancs diluviens, et ceci s'explique :

présidaient aux funérailles pour cacher la place où ils enfouissaient ces vases. Je pense qu'ils les enterraient souvent au-dessous du niveau des eaux qu'on retenait à cet effet et qu'on lâchait ensuite.

(1) A cette profondeur, c'est-à-dire à six ou sept mètres et même plus bas au-dessous de la superficie, on trouve souvent une couche d'humus dans laquelle des chênes, des aulnes ont poussé, et dont les troncs sont encore sur pied ou dans la position perpendiculaire.

c'était dans ces bancs ou sur le sol qui les entourait que les peuples celtiques, de même que ceux d'aujourd'hui, allaient chercher leurs silex, comme bien préférables à ceux qui sortent de la craie. Il est probable que lorsque sur ce sol ou dans ces bancs, ils rencontraient des haches ou des outils tout faits, ils ne les y laissaient pas; ils les recueillaient, non seulement pour s'en servir, mais pour les imiter.

Si ces outils étaient endommagés ou si la forme ne leur convenait pas, ils les retailaient, comme on le voit sur certaines haches polies qu'on faisait ainsi servir jusqu'au dernier morceau (1).

Si les outils dits *éclats*, des tourbières, n'ont pas été copiés sur ceux du diluvium, cette identité de forme est arrivée par tradition. D'ailleurs, les mêmes besoins ou la nécessité des mêmes travaux doit amener les mêmes moyens, et nous avons déjà fait observer que certains instruments et ustensiles faits par des peuples qui n'avaient jamais eu de communication entr'eux, n'en étaient pas moins semblables.

Nous avons vu que ces outils dits *éclats*, qu'on ne pouvait guère utiliser sans manche, étaient communs

(1) J'ai réuni une nombreuse série de ces haches retillées et même repolies. Quand la matière manquait pour faire une autre hache, on en fabriquait des outils ou d'autres petits objets qui ne pouvaient être que des amulettes ou des jouets. On s'est servi des haches polies jusqu'à l'époque historique et même plus tard; cependant elles sont probablement plus vieilles qu'on ne le croit, puisque les anciens eux-mêmes en ignoraient l'origine. On a pensé que le diluvium devait en fournir, et j'en ai quelques-unes qu'on m'a présentées comme en provenant; mais n'en ayant pas la preuve, je ne puis rien affirmer. Je n'y en ai jamais trouvé.

aux terrains diluviens comme aux gisements celtiques. Nul doute alors que les hommes de la première période ne les emmanchassent également, et j'en ai eu à peu près la certitude par quelques os fossiles recueillis à Menchecourt, ayant une forme analogue aux manches des tourbières et présentant les traces d'un travail humain.

Les haches destinées à être emmanchées se reconnaissent aisément : elles sont plus plates, moins grandes, et l'on n'y trouve qu'accidentellement les places réservées pour le pouce et l'index. Elles sont d'ailleurs, quand on veut s'en servir sans manche, incommodes à la main, et on n'y retrouve pas les précautions prises dans les premières pour qu'on ne se blesse pas en les empoignant : le tranchant qui touche à la paume de la main est émoussé, et la courbe est plus prononcée que celle du bord opposé.

La planche VI présente (fig. 1 à 6) plusieurs de ces haches-outils qu'on employait sans les emmancher. Les planches (4) IV, V, VII, VIII et X offrent des haches de forme peu ordinaire, à deux pointes ou à une seule, et formant poignard ; toutes proviennent du diluvium. Une pierre oblongue, dessinée n° 1, pl. VIII, est remarquable par une sorte de rigole pratiquée de chaque côté dans sa longueur par un travail qui a dû être long. Elle a été trouvée à Menchecourt, avec des os d'éléphant, à 8 mètres de profondeur.

Parmi les haches à la main, il en est, avons-nous dit, où la position des places pour le pouce et l'index et la courbe plus prononcée d'un côté annoncent qu'elles ser-

(1) Les planches I, II et III se trouvent dans le troisième volume des *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, de l'auteur qui y traite les mêmes questions.

vaient à des gauchers; mais ces haches et ces outils sont l'exception. Les peuples primitifs usaient donc, comme nous, de la main droite, de préférence à l'autre.

Il est à croire aussi que l'homme primitif, comme l'Indien d'aujourd'hui et comme le feraient aussi nos petits enfants si on les laissait agir à leur gré, se servait de ses pieds pour saisir les objets et exécuter certains travaux. Quelques-uns de ces outils de pierre pouvaient, d'après leur forme, avoir cette destination, mais je ne saurais l'affirmer.

L'os, la corne, la ramure de cerf faisaient les manches les plus solides et conséquemment les meilleurs, mais ils n'étaient propres qu'à des instruments d'une dimension moyenne. Quant aux grands, le bois seul, en raison même de leur taille et de leur forme, pouvait y convenir. C'est pour cela que, dans les tourbières, on ne trouve emmanchées que les petites haches. Les montures des grandes, étant en bois, ont dû se décomposer et se perdre dans la matière tourbeuse; cependant il n'est pas impossible qu'on en trouve un jour.

J'aurais pu étendre davantage la description de ces outils, mais déjà j'en ai signalé un certain nombre dans mes deux premiers volumes des *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, et je renvoie aux dessins qui les représentent. Réunis à ceux-ci, ils offriront toutes les indications nécessaires aux personnes qui voudront poursuivre cette étude que je considère comme n'étant qu'à son début, mais qui ne peut manquer de conduire à un résultat. Les faits qui se révéleront viendront, je l'espère, à l'appui de ceux qui me l'ont été, et ces preuves rejetées sous le boisseau auront aussi leur jour de triomphe. On reconnaitra enfin que nos pères, ayant les mêmes sens,

les mêmes organes et les mêmes besoins que nous, ont dû y pourvoir par des moyens moins perfectionnés, mais analogues aux nôtres.

Nous finirons cet exposé par quelques mots sur ces symboles et figures de pierre qui ont suivi et peut-être précédé ces outils, et dont nous avons réuni une série non moins riche et non moins travaillée que celle de ces outils, sans convaincre les incrédules : la prévention, jugeant le passé sur ce que lui montre le présent, repousse l'évidence et ne veut pas voir une figure là où il n'y a pas un chef-d'œuvre.

Pour juger ici sainement les faits, il faut un instant oublier notre siècle, ses prodiges d'industrie et ses monuments, et ne nous attacher qu'à ces images que nous ébauchions étant tout petits, comme le font encore nos enfants : donnez-leur de la pâte ou de la terre glaise, ils vont en pétrir une figure. Ainsi ont fait les premiers hommes : ces statuettes, ces diminutifs d'eux-mêmes, ces apparences d'êtres ont été de notre goût dans tous les temps, et la première des filles d'Adam a certainement eu sa poupée.

Les figures en ronde-bosse ou les statues ont été conçues avant les images plates, et celles-ci avant la demi-bosse ou ce que nous nommons bas-relief

Si l'on en croit les voyageurs, ils n'ont jamais rencontré, même dans les îles perdues de l'Océanie, de peuplade si arriérée, de horde si sauvage qu'elle n'ait ses symboles, ses images ou ses fétiches.

Alors, nous demanderons pourquoi les peuples primitifs n'en auraient pas eu, et s'ils en avaient, comment, lorsqu'on retrouve leurs armes et leurs outils, ne retrouverait-on pas leurs idoles? Aussi les retrouve-t-on.

Cependant, ils n'ont pas commencé par en faire ; ils ont recueilli d'abord, comme nous le faisons encore, celles qu'ils trouvaient toutes faites.

Dans les pays où les silex abondent, c'est là qu'ils purent rencontrer le plus de ces images. Par sa composition molla dans le principe, puis devenue dure et cassante, le silex, soit par suite de son état primitif recevant toutes les empreintes, soit par les accidents auxquels donne lieu sa cassure vitreuse, affecte les formes les plus bizarres : de là ces cailloux si singulièrement accidentés, ces apparences fantastiques de fruits, d'oiseaux, de reptiles, de sauriens, de poissons, de mammifères.

Ces formes inertes et qui n'avaient jamais vécu (1), rappelant, dans leur bizarrerie, celles de la vie, avaient dû frapper ces peuples naissants comme elles nous frappent nous-mêmes.

C'est de ce goût des miniatures ou des réductions que dérive celui des jouets, goût commun aux peuples barbares comme aux peuples civilisés. Il est inné dans l'homme : où est l'enfant qui ne les aime pas ? Ils lui font oublier même ses besoins : pendu au sein de sa mère, le nourrisson s'arrête ébahi devant un pantin qu'on lui présente, et bondissant de joie, il ouvre la main pour le saisir.

(1) Il ne faut pas confondre avec ces jeux de la nature, les empreintes de corps marins et des débris d'êtres véritables, tels que coquillages, madrépores, dents de squales, etc. La craie, comme on sait, est formée de débris de coquilles ; les silex qu'elle renferme ne seraient-ils pas le produit de l'animal décomposé, ou de la concentration, puis de la vitrification de la matière charnue et visqueuse que contenaient ces coquilles ?

Cet amour du jeu, et conséquemment ce goût des jouets, n'est pas même spécial à l'homme : les jeunes chats, les jeunes chiens, les jeunes renards joueront pendant des heures avec une boule de papier qu'on leur jette.

Et l'on voudrait que l'homme enfant n'ait pas eu ses jeux et ses jouets ! Qu'est-ce donc que des jouets, sinon des signes représentatifs ? S'ils amusent l'enfant et l'homme lui-même, c'est parce qu'ils ont leur signification, c'est qu'ils parlent. Où est la nation civilisée qui n'ait pas ses marionnettes ? où est le sauvage qui soit resté calme et froid en les voyant ? C'est que, de toutes les images, la sienne est celle qui donne à l'homme le plus à penser : c'est un miroir dans lequel il se voit, se mesure et se sent.

La figure humaine est donc probablement la première dont il a cherché la ressemblance dans les objets qu'il rencontrait. Puis il a essayé d'en façonner lui-même. Alors, il s'y est d'autant plus attaché que c'était son œuvre. Ces ébauches qui n'avaient, dans le principe, été qu'un objet de curiosité abandonné aux enfants, prirent bientôt place dans la vie de l'homme : ce furent ses premières amulettes, son premier fétiche. Il leur attribua des vertus préservatrices ou des qualités curatives : il y vit les protecteurs de la famille, et ce fut l'origine des lares ou dieux domestiques.

Longtemps il ne les considéra que comme des hôtes et des amis, mais en les croyant puissants pour l'aider, il en conclut qu'ils l'étaient aussi pour lui nuire. Il en eut peur, il en fit des dieux, et les marionnettes devinrent un jour des idoles (1).

(1) Le temps approchait où il devait leur élever des temples. L'idolâtrie aussi est bien vieille, mais elle prouve que l'homme,

Gardons-nous donc de mesurer la valeur de ces images au dédain que nous inspirent aujourd'hui leurs analogues. Toutes grossières qu'étaient ces ébauches, elles ne semblaient rien moins que cela aux yeux des gens qui n'en avaient jamais vu d'autres; elles excitaient à la fois leur admiration et leur émulation, avec le désir de les reproduire. Le goût des arts est dans la nature; il est la conséquence de celui de l'imitation, ce principe de toute société, même chez les animaux.

Avant de créer, les premiers hommes copiaient donc, d'abord en aidant aux ressemblances accidentelles ou celles qu'ébauchait la nature. De là naquirent ces images où l'artiste sauvage n'a contribué à cette ressemblance que par quelques coups, quelques éclats enlevés plus ou moins heureusement au bloc qu'il voulait personnifier.

Ces premiers pas du dessin et de la sculpture ont été lents, et pendant bien des siècles cet art, qui devait illustrer le monde civilisé et le couvrir de chefs-d'œuvre, est demeuré stationnaire; c'est, du moins, ce que donne à penser la quantité de ces ébauches qu'on retrouve encore de nos jours, et qui ont résisté à tous les déluges, à toutes les révolutions, et survécu à tant de générations d'hommes et d'événements oubliés (1).

même dans ses plus grands écarts, a toujours gardé l'idée de Dieu. Innée en lui, elle y est donc indélébile: il peut la fausser, mais non la détruire. L'homme peut se dire athée, mais quoi qu'il fasse, il ne l'est point. L'idolâtrie n'est pas l'athéisme: c'est la matérialisation de l'idée de Dieu. Mais un culte, quel qu'il soit, s'il n'est ni immoral, ni destructeur, ni cruel, vaut mieux que l'indifférence ou l'oubli de la Divinité.

(1) Que savons-nous des nations, des empires, des cités qui ont disparu lors du déplacement des mers, et dont les débris gisent

Nous en avons recueilli de nombreux specimen plus ou moins ouvrés, et beaucoup aussi qui ne l'ont pas été, mais qui n'avaient pas moins été remarqués par ces peuples qui leur succédaient. J'en ai rencontré dans les sépultures, et même dans une urne cinéraire. Peut être n'était-ce qu'un cas accidentel, et ce fait unique ne prouverait rien; mais ce qui est certain, c'est que dans ces masses de silex dits *éclats*, réunis dans ces gisements, il n'est pas un seul de ces morceaux, tous taillés de main d'homme, qui ne l'ait été avec l'intention de représenter quelque chose, des armes, des outils, et parfois aussi des apparences de mammifères, de poissons, d'oiseaux. — On répondra que ce sont de simples cassures et des accidents qu'on voit partout. — Oui, pour une partie; non, pour les autres.

Lorsque j'ai présenté ces éclats à l'examen des antiquaires, ils ont admis, sans grande difficulté, les hachettes et les couteaux. Quelques outils ont aussi trouvé grâce. Quant aux figures et symboles, qu'ils appartenissent

au fond des océans? Si quelque nouveau cataclysme les rendait à la lumière, on découvrirait là d'étranges choses. Mais sans sortir du possible ou des travaux que la vapeur et le perfectionnement de nos machines nous permettent, que ne trouverait-on pas sous le lit de nos fleuves et dans le dessèchement de certains lacs qu'on rendrait à l'agriculture à laquelle ils ont jadis appartenu, ou bien dans la fouille et le draguage d'autres lacs dont les bords ont été habités dès la plus haute antiquité? Que de richesses le sol et les eaux de la seule Italie nous cachent encore! Ses cendres, ses laves ont-elles été suffisamment étudiées? sait-on ce qu'elles recouvrent? Et nous-mêmes, savons-nous ce que cachent celles de nos volcans éteints, si nombreux, si peu étudiés, et certainement bien moins connus de nos savants que le Vésuve et l'Etna? Mais nul n'est prophète en son pays, pas même les volcans.

à l'époque celtique ou aux temps antédiluviens, on y a peu cru, et les conversions que j'ai faites sur ce point ont été rares.

Je m'en suis peu préoccupé, ce n'était que chose remise : on finit toujours par croire à ce qui est vrai. Un peu de patience, et arrive le jour où l'on ouvre les yeux, et tout le monde y voit clair (1). Alors la réflexion nous dira que nos pères, ayant les mêmes sens, les mêmes organes, le même cœur, ont dû avoir les mêmes goûts, les mêmes désirs, et que, dès-lors, sur une échelle moindre, ils ont fait ce que nous faisons. Seulement ils le faisaient moins bien : leur éducation, en industrie comme dans les arts, commençait : ils en étaient à l'instruction primaire.

Les premiers essais de la statuaire doivent donc dater de l'origine de la famille. S'ils ne sont pas les contemporains des outils, ils ont dû les suivre de près. Les ustensiles et outils aidaient à satisfaire aux besoins du corps ; les images et les symboles, à ceux de l'intelligence.

Ce sont ces figures et ces signes qui furent la première langue écrite, langue encore vivante, langue la mère de toutes les autres, et aujourd'hui dédaignée de tous, parce qu'elle est la plus simple, enfin la langue des *rébus*, principe des hiéroglyphes et de tous les alphabets.

(1) Ces fossiles humains auxquels tant de personnes refusent encore d'ajouter foi, deviendront à leur tour une vérité banale : leur existence dans le diluvium est une conséquence nécessaire de celle des silex taillés. Je suis donc bien convaincu que dans tous les bancs où l'on rencontre constamment de ces pierres ouvrées, existent, dans une proportion quelconque, des débris humains, et qu'on les y trouvera tôt ou tard.

Prenons donc ces pierres pour ce que les faisaient nos pères, pour des mémorandam, des signes indicatifs. Qui sait si, en les rapprochant, en étudiant les rapports qu'ils peuvent avoir entr'eux, on n'arriverait pas à en pénétrer l'ensemble ou à saisir les phrases dont ils sont les mots? Était-on plus savant lorsqu'on a commencé à déchiffrer les énigmes de la vieille Égypte?

Par ces pierres-figures, on pourrait obtenir aussi quelques indices sur la faune de ces temps. Quand ces hommes primitifs ébauchaient ces images d'animaux, il n'est pas à croire qu'ils les imaginaient; ils copiaient ce qu'ils voyaient. S'il n'y avait dans ces figures que des espèces inconnues, on pourrait penser qu'elles sont idéales, mais on y reconnaît celles qui vivent encore aujourd'hui. Je répète ici que ce n'est jamais sur un exemplaire unique que j'admets une espèce type ou l'intention qu'a eue l'ouvrier antique de la caractériser; je n'y crois que si ces types se répètent dix, quinze, vingt fois (1). Alors, plus de doute; il n'y a ici ni accident ni hasard: c'est bien la copie d'un être qu'on a voulu faire, et d'un être qui vivait alors, et probablement de la famille de ceux dont les dépôts diluviens nous présentent le plus souvent les débris.

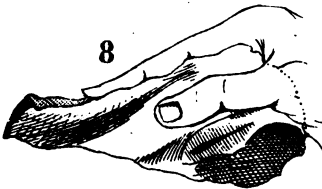
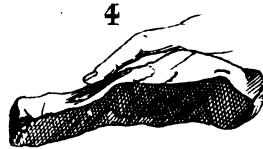
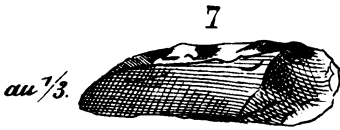
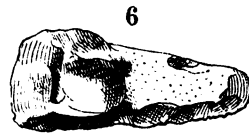
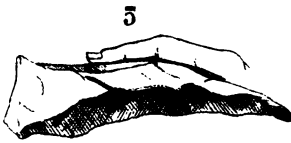
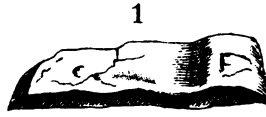
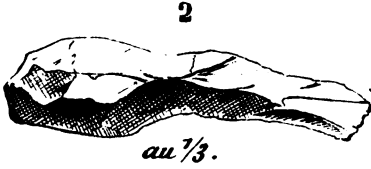
La question intéresse donc non-seulement l'antiquaire et le géologue, mais aussi le naturaliste. Sans doute, d'après la charpente osseuse, on a pu déterminer la forme des sujets dont les espèces ou les variétés existent encore; mais quand il s'agit d'individus sans analogues vivants, si les débris recueillis sont incomplets, la chose

(1) Il est de ces imitations d'animaux dont j'ai pu réunir jusqu'à soixante analogues.

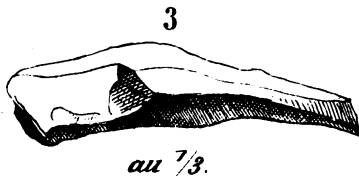
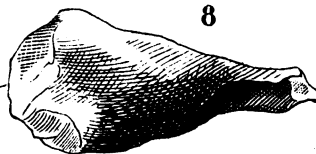
déviend plus difficile. Peut-être ces images de pierre, en donnant un aperçu de l'ensemble de l'animal, pourraient-elles y aider.

Dans ces recherches, les plus petits indices peuvent conduire aux plus hautes conséquences. C'est en commençant par un morceau de dent ou quelque débris d'ossement tombant en poussière, que Cuvier a pu reconstruire le mastodonte et tant d'autres espèces dont on ne soupçonnait même pas l'existence. Qu'on ne repousse donc pas ces images de pierre, qu'on n'en fasse pas un sujet de raillerie, qu'on les étudie et qu'on les juge.

Quart de grandeur.



au 1/3.



tail. d'homme. Abbeville 31.

Outils de silex du diluvium, bantique d'Abbeville.

Œiers de grandeur.

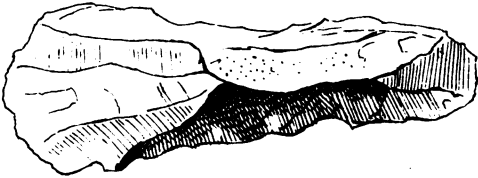
1



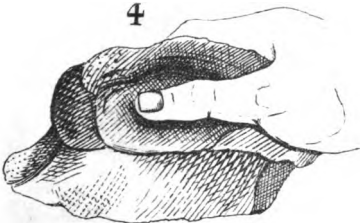
2



3



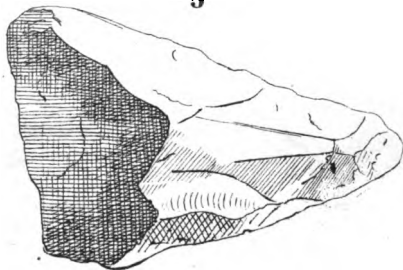
4



4

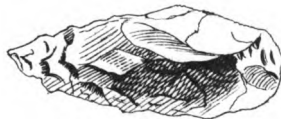
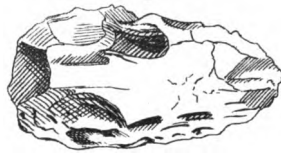
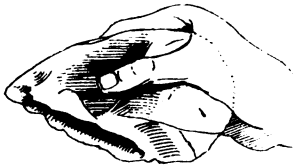
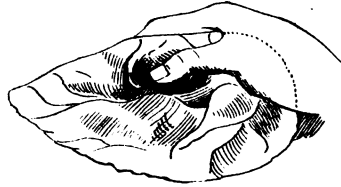
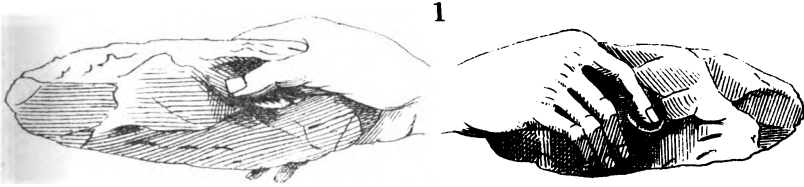


5



Lith. Vitoux, Alençon, Ev.

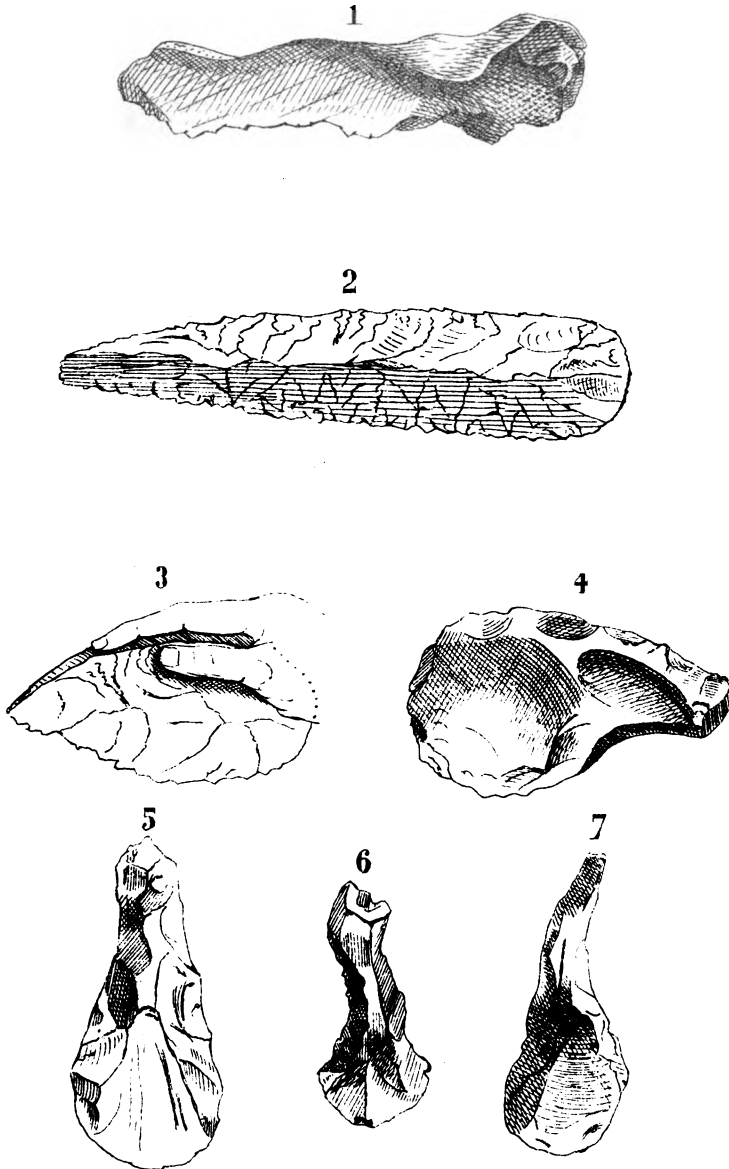
Quart de grandeur.



E. La Roche del.

*Diluvium. Outils et Haches en Silex.
Manière de placer la main pour s'en servir.
Les N^{os} 4 et 6 proviennent du Loess.*

Viers de grandeur.

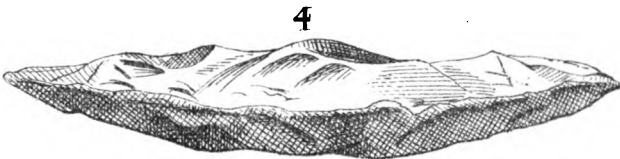
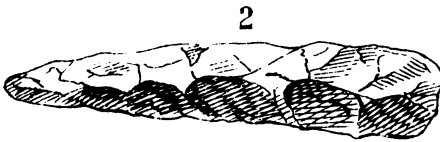
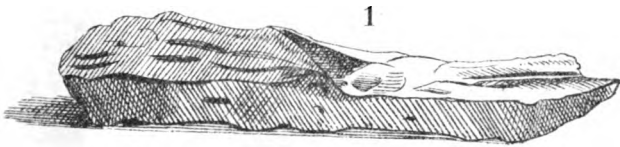
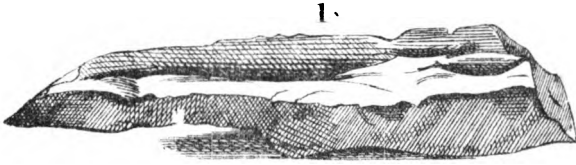


*Outils divers en silex - Haches, Scies - Les N^{os} 2, 4, 5, 6, 7
proviennent des Courbières, le N^o 3 du Loess.*

Ed. Fribou, Paris, E.

72

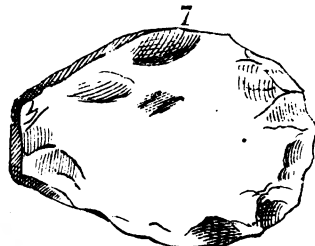
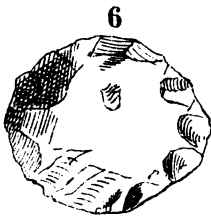
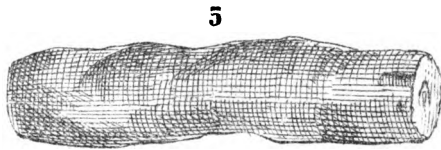
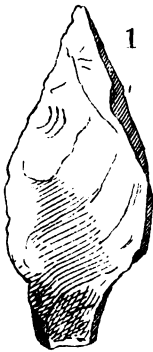
Œiers de grandeur.



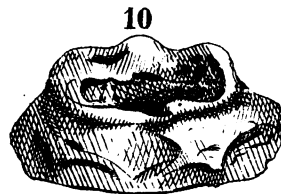
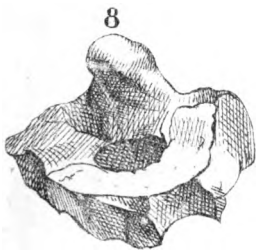
Milwium. Outils. - Haches à deux pointes.

Yves Morelle sc.

Vues de grandeur.

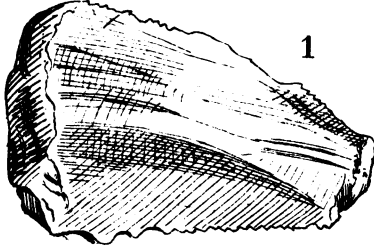


au 1/4.

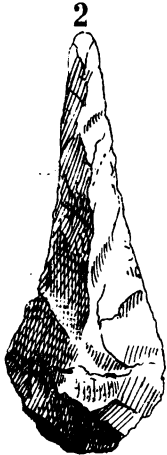


Armes, Utensiles, Outils, Vases en silex du Diluvium
 les Nos 2 et 3 proviennent des tourbières.

Demi-grandeur



1

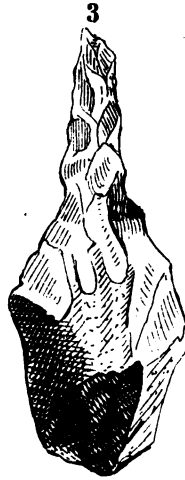


2

au 1/3.

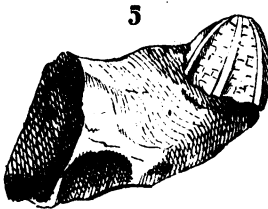


4



3

au 1/3.



5

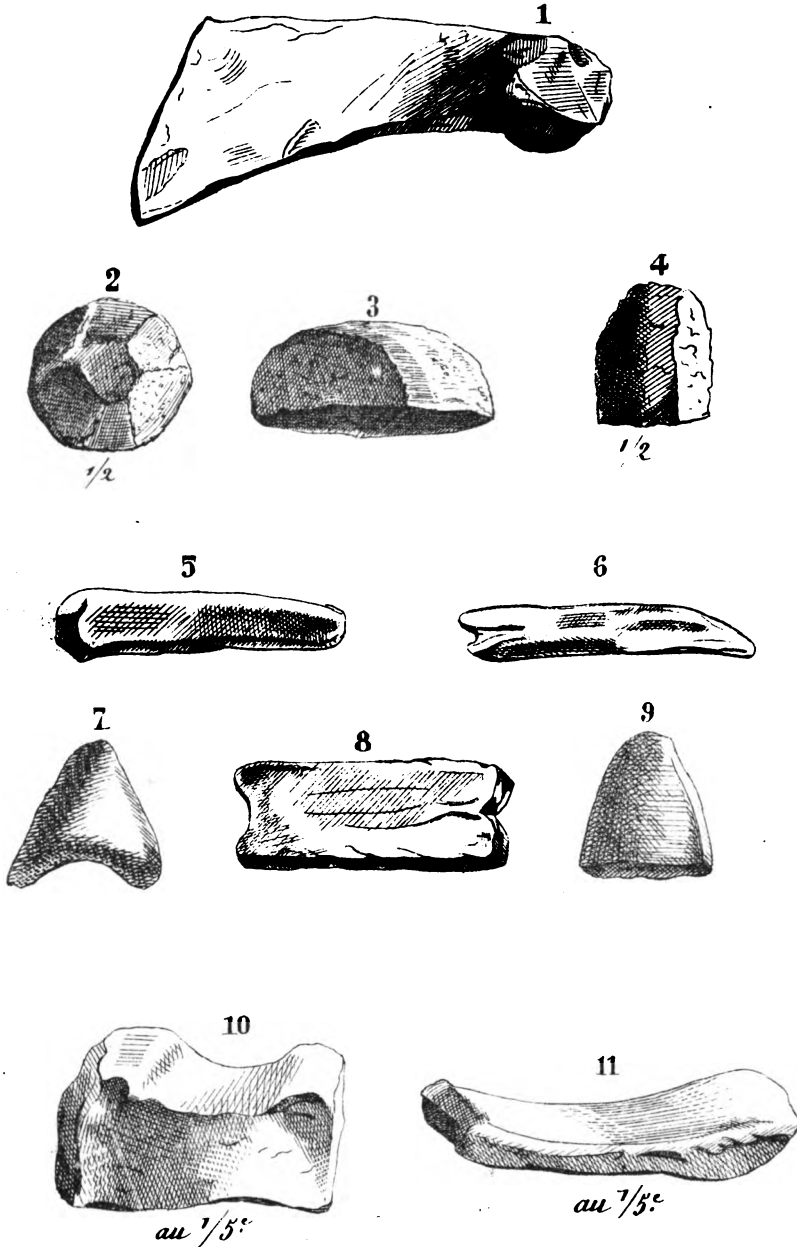
au 1/3.



6

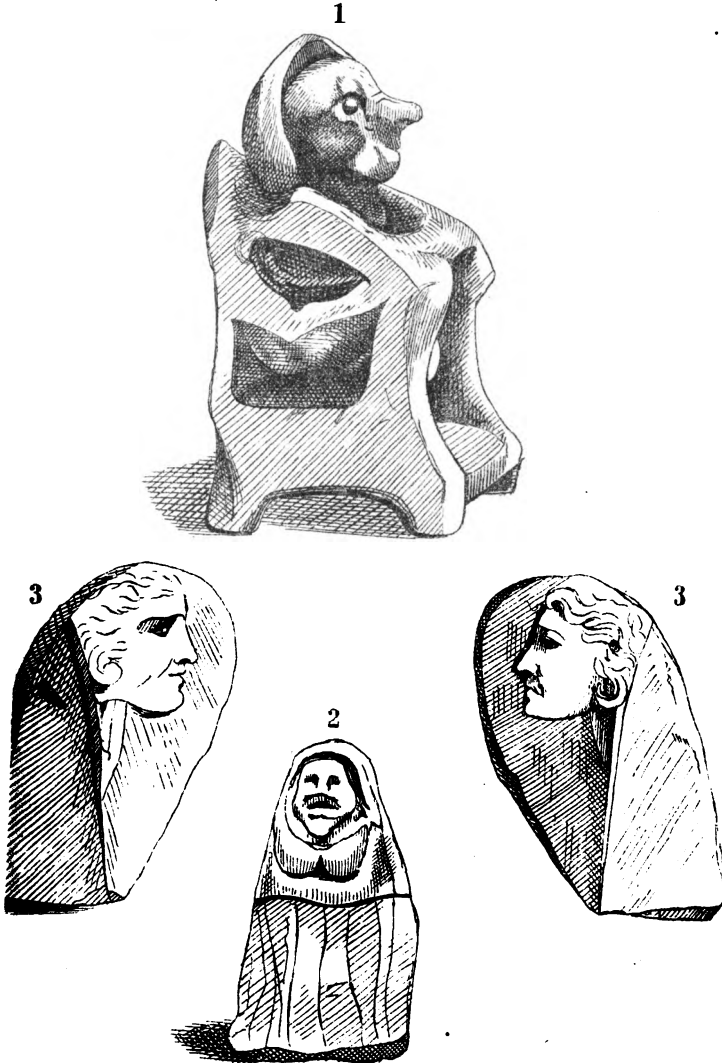
au 1/3.

Quart de grandeur



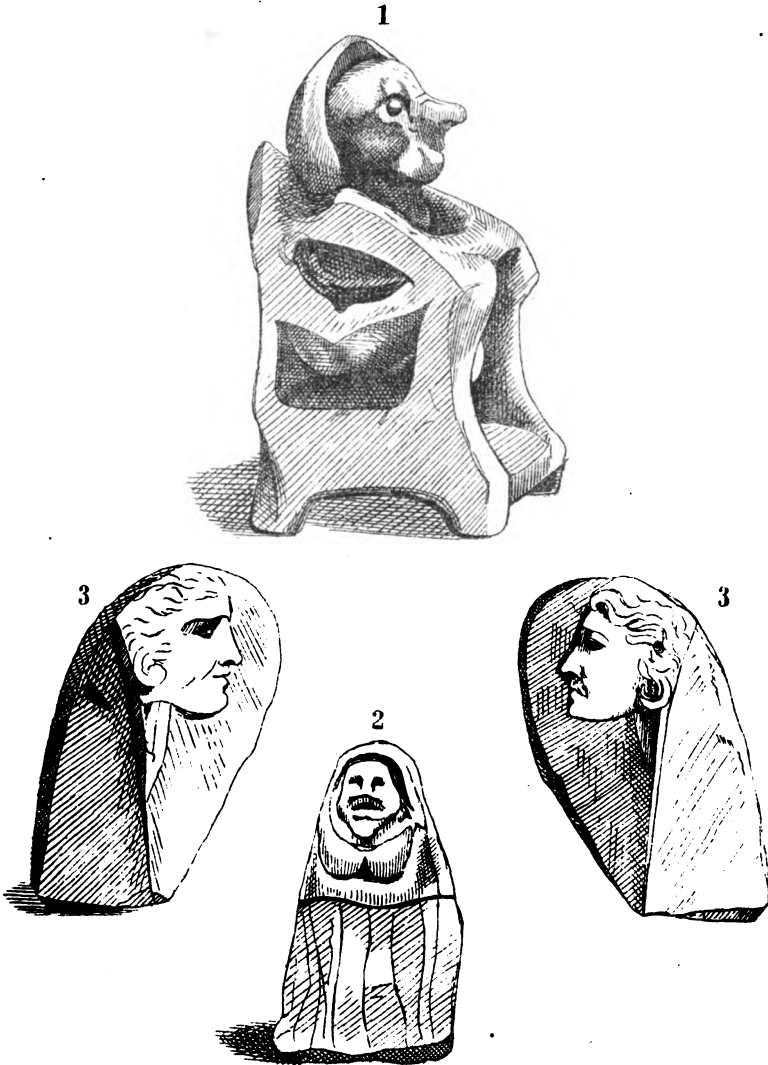
Instruments et polissoirs en pierre volcanique et en grès trouvés dans les tourbières de la Somme avec des silex ébauchés servant à polir les haches de silex. La hache n°1 vient du Diluvium.

Tiers de grandeur.



N^o 1 et 2 représentent des figures en craie d'une époque indéterminée, mais probablement fort anciennes, trouvées dans des fournières de la Somme à 6 mètres de profondeur. La figure 3, en terre blanche, sorte de casse-tête, provient d'un terrain rémanié.

Tiers de grandeur.



Les N^{os} 1 et 2 représentent des figures en craie d'une époque indéterminée, mais probablement fort anciennes, trouvées dans les tourbières de la Somme à 6 mètres de profondeur. La figure 3, en marbre blanc, sorte de casse-tête, provient d'un terrain remanié.

Edm. Hébert. 1880. Pl. XII.

